



# Quand les rêves se vivent...

**Odessa - Tachkent à vélo :**

**Un voyage à travers  
l'Ukraine, la Russie,  
le Kazakhstan et  
l'Ouzbékistan**

**François Picard**  
[www.3600km.net](http://www.3600km.net)



## Sommaire

### Ukraine :

Page 4 : Le débarquement. La mafia ne m'en veut pas  
Page 6 : Un vent de chaleur  
Page 8 : Le vin des bikers. Trimer en Crimée  
Page 10 : Tâter le Tatar

### Russie :

Page 12 : Nouveau pays, nouvelle famille  
Page 13 : Un fond d'URSS au fond de la Russie  
Page 14 : La fièvre jaune  
Page 16 : Sur les genoux et sur la Volga

### Kazakhstan :

Page 17 : Loin de tout, loin de tous  
Page 21 : La traversée du désert  
Page 22 : Mes Kazakhs et moi  
Page 23 : Dans ma famille kazakhe, les Russes

### Ouzbékistan

Page 25 : Ces gens qui envient les Kazakhs !  
L'Ouzbékistan loin des touristes  
Page 27 : Sur la Route de la soie  
Page 28 : Notre rendez-vous à Samarkand  
Page 31 : Le soleil se couche sur Tachkent

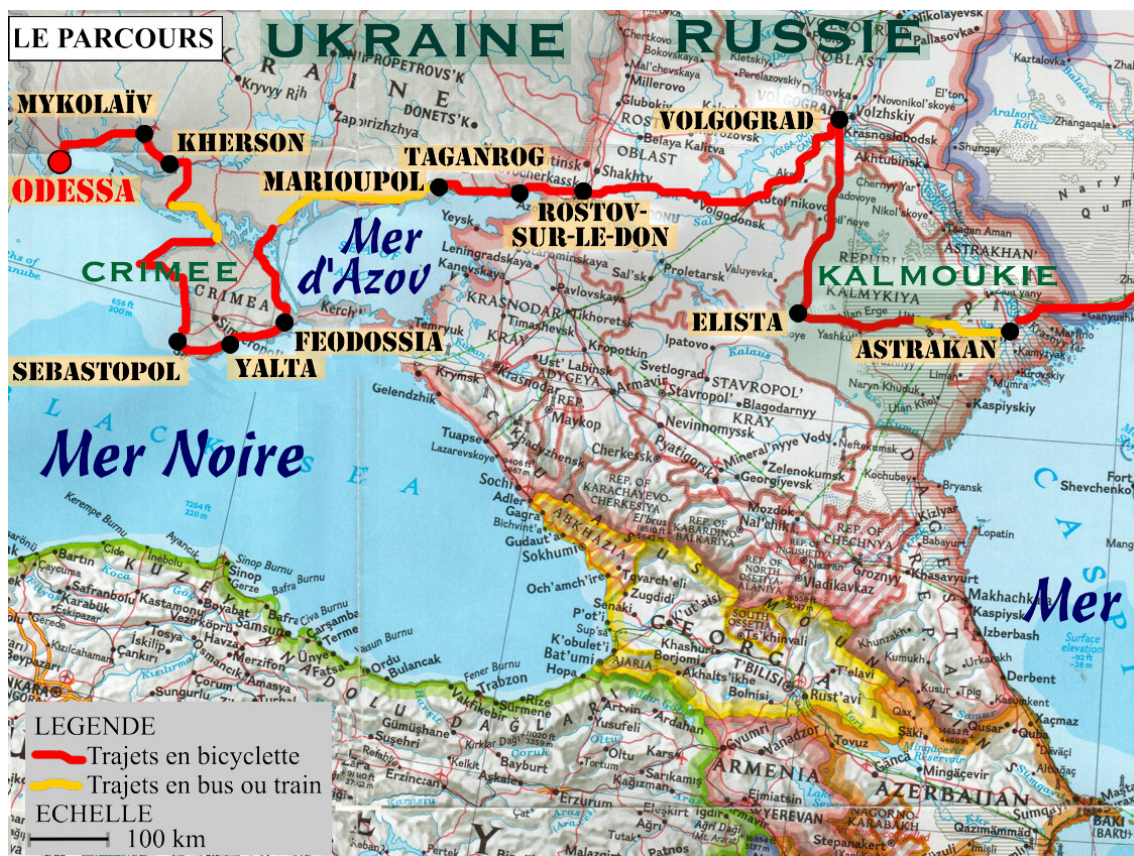
## Bienvenue dans cette aventure !

Je vais vous raconter un voyage à vélo extraordinaire ! D'Odessa à Tachkent, mes compagnons et moi-même avons parcouru plus de 5000 kilomètres à travers l'Ukraine, la Russie, le Kazakhstan et l'Ouzbékistan. Le rêve n'est pas au bout de la route, il est tout le long ! Alors, venez nous rejoindre, venez découvrir les mille peuples, histoires et paysages de ces régions. Le seul passeport dont vous aurez besoin, ce sera cette revue ! Vous y trouverez les chroniques que j'ai fait publier tout au long du voyage sur le site [www.3600km.net](http://www.3600km.net). J'y décris les peuples et les cultures rencontrés tout au long de la route. Cette revue comporte aussi mon carnet de route personnel. Vous verrez ce qu'était ma vie sur le vélo et l'évolution de mon état d'esprit tout au long de l'aventure.  
Départ immédiat !

François Picard



EXTRADOS



## Odessa-Tachkent : les acteurs



**François Picard** : D'avril à juillet 2004, j'ai mené cette expédition du début à la fin. Le plus souvent seul, j'ai quand même eu la chance d'être accompagné par différents amis.



**Matthieu Fayolle** : J'ai vécu le départ d'Odessa et j'ai pédalé pendant une quinzaine de jours à travers l'Ukraine, et notamment ses mémorables montagnes de Crimée !



**Thècle de Bardin** : Mon aventure russe a commencé à Volgograd et s'est terminée 15 jours plus tard à Astrakan. Entre les deux, la Kalmoukie, sa steppe, son vent et heureusement ses Kalmouks !



**Sébastien Thevenard** : Pendant plus de vingt jours, de Khiva à Tachkent, j'ai traversé l'Ouzbékistan, et les plus belles étapes de la Route de la soie... et de la soif ! Le désert ouzbek au mois de juillet, je vous le conseille !

### Contacts :

Pour nous, toutes les occasions sont bonnes pour réaliser des conférences, expositions photos ou projections (de nos diapos ou de notre film). N'hésitez donc pas à nous le demander ! Nous aimerions également que vous nous donniez vos impressions sur cette brochure !  
Contact : 3600km@laposte.net Tel : 01.46.30.64.20 06.68.77.91.35  
Adresse : L'homme à tous vents - 110 rue Marie Fichet - 92140 Clamart

### Les mercis :

Merci aux très nombreuses personnes qui ont donné du temps ou de l'argent pour ce projet. Sans elles, il n'aurait pas eu la même envergure, et donc le même impact sur nos vies. Pour cette brochure, un merci tout particulier à Hervé Cohen-Salmon, Elisabeth Masset et Norbert Debargue.

### La couverture :

Dessin de Anne Benoiel. Un grand merci à elle !  
Photos : Église d'Astrakan, vendeuse de Samarkand et route kalmouke.



## Chronique 1 Le débarquement

Kiev,

Cette première chronique, j'ai commencé à l'imaginer une nuit, coincé dans le couloir sombre d'un immeuble de Kiev. Voilà une dizaine de mois que je rêvais de grands espaces, et me voilà quelques heures après mon arrivée en Ukraine, seul devant une rangée de boîtes aux lettres défoncées, avec un vélo cassé.

Un peu avant, j'avais compris les horizons de galères qui m'attendraient, en réalisant que les trois heures et demi de retard de mon avion (merci Ukraine Airlines !) me conduiraient à débarquer de nuit au pays de Tchernobyl. Ce fut là une raison de plus pour sympathiser avec mon voisin de vol francophile, qui me parlera d'un ami "pouvant sûrement" me loger pour la nuit. L'ami en question ne semble pas vraiment d'accord, si j'en crois, trois heures après, les résumés de conversations téléphoniques que j'ai eus. Du coup, je poirote là en attendant que Monsieur Faux Plans téléphone à tous les hôtels de mon guide

pour dénicher une nuit à moins de 15 dollars.

Rien en dessous de 50 dollars apprendrai-je plus tard.

Heureusement, entre temps, l'ami en question a débarqué dans son immeuble (car j'étais dans son immeuble). Bras plein de muscles, tête pleine d'une coiffure des années 70, ce catcheur amateur ne m'a pas rassuré quand il est entré dans le couloir.

Contrairement aux premiers échos, ce Bac + 4 en économie sera pourtant mon hôte. Ouf... Cette boule de muscles de 22 ans cache bien sûr un cœur tendre comme tout. Derrière cet "habitué des clubs", ce roi de la castagne des fins de soirées aux relents d'alcools, il y a un jeune homme fragile. La preuve, le lendemain, il finira l'après-midi à dormir comme un bébé dans la chambre de sa sœur après s'être enfilé une bouteille de cognac à 40° durant une conversation sentimentale téléphonique dont le sujet principal était la rupture. Costaud et sensible, je suis entre de bonnes mains, rassurez-vous !



Eglises orthodoxes de Kiev (Ukraine).



Réparation à Odessa (Ukraine). Une pièce du guidon s'est cassée dans l'avion.



Les 192 marches des escaliers Potemkine à Odessa.

## Chronique 2 La mafia ne m'en veut pas

Odessa,

L'Ukrainien est devant un vélo comme une poule devant un couteau. Dès qu'il en voit un, intrigué au volant de sa voiture, il klaxonne. Ça, c'est dans le meilleur des cas. Le plus souvent, il fait comme s'il n'existait pas, lui coupant la route quand il veut tourner, le frôlant dans les rues étroites, etc. Du coup, aucun risque de vol : l'Ukrainien ne saurait pas quoi faire de ce drôle d'engin pour enfants déviants. Pour l'accrocher, depuis que je suis à Odessa (une ville où paraît-il la mafia fait des ravages), je me contente donc d'une toute petite chaîne ridicule qui ne permet même pas d'attacher la roue avant ! Dire qu'à Paris, le bicycle disparaîtrait en moins de deux !

Je me méfie quand même car dans la série "on fauche les trucs inutiles" je me suis fait piquer mes antivols (sans leur clef, bien sûr) dans mon train entre Kiev et Odessa ! J'ai couru à travers toute la ville pour dénicher des cadenas convenables. Un magasin de scooters (il y en a autant que de vélos) a fini par me pro-

mettre pour demain, un U qui a l'air costaud. Mais tous les virils employés rigolaient comme des baleines devant mes exigences : "Comme s'il y avait des gens qui se baladaient avec des pinces pour couper les chaînes". J'avais envie de leur dire que ça s'était déjà vu à quelques heures d'avion d'ici, mais la plus longue phrase que m'ait appris, pour l'instant, ma méthode Assimil de russe est : "Est-ce que ta sœur est mariée ?". Et je ne voulais pas passer à la leçon suivante tout de suite.

Au passage, n'apprenez jamais l'ukrainien, ils parlent quasiment tous russe ! Le gouvernement fait tout pour pousser les gens à parler la langue nationale (on vient tout juste d'échapper à une loi obligeant les pubs à être en ukrainien), mais ça ne prend pas, en particulier ici au Sud. Il paraît qu'à l'Ouest et dans les villages profonds, l'ukrainien est davantage la norme. Un premier paradoxe chez cette nation que j'ai hâte de découvrir et de vous faire découvrir.

Nous quittons Odessa demain pour le début du voyage à vélo. Matthieu vient tout juste d'arriver.

## Lire chroniques 1 et 2

16 avril 2004

Kilomètres parcourus à vélo : 60

Ça y est ! Les premiers coups de pédales ont été donnés. Dans quelle aventure est-ce que je me lance ? Voilà dix mois que je réfléchis à ce voyage, à son parcours, aux peuples que je vais croiser, à la manière dont je dois en rendre compte, etc. Dix mois que j'essaie de prévoir l'imprévisible, de récolter de l'argent, de sensibiliser mon entourage... et ici, tout est simple comme un coup de pédale ! Matthieu est arrivé il y a quelques jours. Nous quittons notre hôtel d'Odessa, comme si nous allions faire une petite balade le long de la plage. Sauf que nous sommes chargés comme des mules et que la route promet d'être longue, très longue... Tachkent, vous pensez ! Personne ne sait exactement où ça se situe, mais tout le monde sait que c'est loin, là-bas, en Asie. Notre première grande étape, c'est Mykolaïv, à 120 kilomètres. "Quoi ? Vous allez mettre deux jours pour aller là-bas !" s'étonnait une habitante d'Odessa. Pourquoi deux journées pour un trajet qui prend deux heures en voiture ? Cette réflexion est tellement pleine de bon sens

que je n'en pédale plus très droit. Les 46 heures supplémentaires sont-elles une pure perte de temps ? Réponse : oui. Alors, pourquoi ? Réponse : euh... ça semblerait évident plus tard, mieux vaut ne pas trop y penser, on a soixante kilomètres à faire aujourd'hui !

La ville semble s'étendre sans fin. Où est la sortie ? Odessa est décidément bien dangereuse pour les vélos. Nous finissons par arriver dans la zone industrielle du port. C'est moche comme toutes les zones industrielles de tous les ports du monde. Si le seul avantage du vélo c'est de pouvoir assister plus longuement à ce genre de spectacle, merci ! Allez, je ferme les yeux et j'essaie de penser à toutes les images agréables d'Odessa : les escaliers Potemkine, la jolie rue piétonne, l'opéra et cette promenade le long de la mer où se côtoient les rollers et les discothèques pharaoniques. Bon, j'ouvre les yeux, c'est dangereux. Où est Matthieu ? Ah, le voilà. Quatrième kilomètre, deuxième pause glace, ça promet !

18 avril

Kilomètres parcourus à vélo : 180

Qu'elle est belle la liberté ! Le soleil se couche tranquillement sur les champs

verts de l'Ukraine. Il n'y a quasiment aucun vent, la température est idéale, un simple sweat-shirt suffit. Comment décrire un couché de soleil qui vous ferait pleurer de bonheur ? Ce ne sont ni les couleurs, ni les ombres qui rendent ce moment magique. C'est simplement l'idée que j'ai quatre mois devant moi pour pédaler ainsi, sans contraintes, à travers des paysages toujours différents. Quatre mois sans travailler, sans jamais me demander où j'ai mis mon portable, sans liste de choses à faire. Ce temps ne sera consacré qu'à rencontrer des inconnus, qu'à apprendre une nouvelle langue, qu'à pédaler au grand air, qu'à respirer des parfums de femmes et de fleurs et qu'à lire le premier tome des œuvres complètes de Balzac dans la Pléiade (mon seul bien de valeur). Quatre mois, c'est l'infini. Que la vie est douce. Où est Matthieu ? Loin derrière... Je l'attends. "C'est pas merveilleux ce couché de soleil ? lui dis-je.

- Ça serait pas mal de planter la tente, je suis crevé.

- Oui, on va s'arrêter. C'est marrant, je ne t'ai jamais plus vu devant moi depuis notre cuite à la vodka d'hier."

Je fais exprès de ne pas évoquer la tente et les bagages supplémentaires dont il a hérité. "C'est vrai. Je crois que je ne sais



Les premiers jours en Ukraine.

plus trop si on est là pour faire la fête ou pour faire du sport.

- Les deux mon capitaine. C'est ça qui est beau”.

Nous n'avons aucune idée de la distance où se trouve le prochain village. Nous nous arrêtons donc dans la campagne. Si je ne supporte pas de ne pas avoir d'argent sur moi, Matthieu, lui, ne supporte pas de ne pas avoir de provisions de nourriture. Grâce à lui, nous avons de quoi faire un repas équilibré : brioche à la confiture de framboises et bonbons. Le tout accompagné d'un petit Bordeaux. Nous avons été un peu déçus par la manière dont la famille qui nous a accueillis il y a quelques jours, a reçu notre première bouteille. Elle semblait nettement plus intéressée par sa vodka. Si c'est ainsi, nous boirons notre pinard entre Français !

19 avril

Kilomètres parcourus à vélo : 240

Nous sommes arrivés à Kherson tout à l'heure. J'écris ces quelques lignes du lit d'un hôtel soviétique, gros bloc de béton dans lequel on sent un prestige passé. Arrivés ici vers 18 heures, nous nous

sommes endormis d'un coup. Puis, nous avons mangé en silence, dans le seul resto encore ouvert à 22 heures. Un vent de face nous a complètement cassé les jambes et le moral. L'idée de repartir demain ne me réjouit pas vraiment, alors, quand je pense aux quatre mois de vélo qui m'attendent, je frémis. Encore combien de journées comme celle-ci où l'on avance à moins de 10 km/h et où l'on doit pédaler dans les descentes ?

Après deux jours de campagne, cela nous fait du bien, malgré tout, de marcher à nouveau dans une ville. La particularité de l'Ukraine, c'est que même les villes moyennes ont très peu d'éclairage public. On y voit les étoiles. Un spectacle dont je ne me lasse pas.

C'est d'ailleurs le seul joli spectacle qu'offre la ville. Désastre au pied des astres ! Une grande avenue piétonne avec quelques cafés, un homme qui a installé une télé et un micro pour animer un karaoké en plein air. Et voilà, c'est presque tout. Le sommeil me menace. Matthieu dors. Je vais le rejoindre tout de suite près de la voie lactée.

[Lire chronique 3](#)

23 avril

Kilomètres parcourus à vélo : 529

Mon compagnon de route n'a pas l'air gêné par le vent. Comment fait-il ? Quelle excuse pourrais-je trouver pour justifier mon état ? Il sait qu'il se barre dans quelques jours, donc, ça le fatigue moins. Il vient d'arrêter de fumer et relativise la difficulté de pédaler face au vent. C'est toujours moi qui l'attends le matin, alors ça m'use les nerfs et cela se répercute sur l'ensemble de mon système musculaire. Il mange beaucoup plus de glaces, et toutes les femmes vous le diront, ça va dans les cuisses... Bon, je suis à court d'arguments fallacieux. Avant mon départ, tout le monde me demandait : “Est-ce que tu t'es entraîné ?”. Je leur montrais alors mon verre d'alcool et répondais : “Tous les jours”. Maintenant, je rigole moins.

Ce satané vent nous fait prendre du retard. Même si j'ai laissé mon agenda en France, j'ai un impératif : retrouver Thècle en Russie, quelques semaines après le départ de Matt. Lui, ne s'en fait pas trop et considère que ce n'est pas grave de prendre le bus de temps en temps. Je le fusille systématiquement du regard quand il évoque cette solution. Et

### *Chronique 3*

#### **Un vent de chaleur**

Kherson,

Nous avons quitté la nationale pour tenter les petites routes pépères de campagne. Entre Mykolaïv et Kherson, le soleil se couche sur ce village de 3000 habitants au bord de la mer. Ici, les accrocs de la vodka titubent dès 10 heures du mat'. Dans le pays, les morts d'alcoolisme n'ont pas toujours 30 ans et le déséquilibre démographique n'est pas que statistique : on le voit tous les jours en mini-jupe et hauts-talons dans les bars, les rues, les restaurants. Ici, nous sommes du “genre” minoritaire, et je peux vous dire que toutes les minorités du monde ne se sentent pas opprimées !

Dans le village, il y a aussi de bons gars, comme Sacha, qui passera deux heures avec ses copains, sur l'axe cassé de la roue de Matthieu. Il a vécu un an et demi au Portugal : nous communiquons donc en portugais, une langue que je maîtrise à peu près aussi mal que le russe. Il y a aussi les “babouchkas” qui viennent pauser sur nos photos, toutes fières de paraître devant de si beaux jeunes-hommes et de leur offrir un peu de vin en attendant que Sacha finisse ses

soudures... Leurs foulards (le port du voile n'est pas un débat national ici) sont pleins de couleurs, comme les maisons et les tombes...

Et puis il y a la super famille modèle qui nous a accueillis pour la nuit. Tous ont fait semblant de manger avec nous car ils sortaient manifestement de table. La fille Katia parle un peu anglais, nous commençons à nous débrouiller en russe. Tous les huit, nous avons réussi à nous marrer entre leur vodka et le Bordeaux que nous avons ramené. Le père à moustache passe ses journées entre son champs et ses animaux (trois cochons, deux vaches, des poules...), la mère est institt' dans le village et la fille entre l'année prochaine à la fac dans l'espoir de devenir une businesswoman.

Bref, tout va bien pour nous dans cette ambiance chaleureuse. Sauf ce vent atroce qui nous oblige à pédaler, même dans les descentes. Quatre jours de vélo, les cuisses commencent à être douloureuses, les irritations voient le jour. Matthieu a arrêté de fumer mais il compense en faisant des pauses glace toutes les demi-heures !

puis, hier soir, il a trouvé la parade : "Regarde la carte. De cette ville, on pourrait prendre un bateau pour la Crimée. À vol d'oiseau, elle est à 40 kilomètres seulement et ça nous évite un détour de 200 bornes. Prendre le bateau, ce n'est pas comme si on trichait. Ce n'est pas le bus ! Ça va pas sur les routes..."

Cette théorie pour le moins bancal m'a complètement séduit. Mais, arrivés dans le petit port, nous apprenons que les bateaux qui partent d'ici vont en Turquie. Par contre, les bus, prennent notre chemin... Celui sur lequel un terrible vent de face doit souffler à l'heure qu'il est... Nous nous sommes faits à l'idée de donner un coup d'accélérateur à notre avancée kilométrique. Nous prendrons le bus pour faire 150 kilomètres. C'est pas grand chose, juste deux heures, juste deux jours.

25 avril

Kilomètres parcourus à vélo : 624

Où est Matthieu ? Cette fois-ci, je ne sais pas. La dernière fois, il était dans les bras d'une blonde qu'il avait accostée dans un fast-food, moins de deux heures après notre arrivée à Sébastopol.

Nous avons le concept de notre prochain

voyage : le World Accostage Tour. Sur notre compteur ne défilent plus des kilomètres, mais le nombre de personnes accostées.

Les Ukrainiens nous ressemblent terriblement... Ils sont athées, bronzent sur la plage l'été, vivent même en couple sans se marier (rien à voir avec les pays de l'Est que j'ai visités, comme la Roumanie, la Bulgarie, la Pologne ou encore la Géorgie).

Ils nous ressemblent tellement qu'on ne les étonne jamais. Non, je ne m'attendais pas à être reçu en héros national, mais bon... On dirait qu'ils voient tous les jours passer des cyclistes qui vont à Tachkent !

Heureusement, Matthieu est comme moi et a besoin de faire toujours davantage de rencontres quand il voyage. Alors "à force de forcing", à force de répéter notre petite quarantaine de mots russes, de temps en temps, nous parvenons à créer la rencontre comme elle ne pourrait pas avoir lieu en France... C'était le cas avec les bikers chez qui nous dormons ce soir (enfin, chez qui je dors), avec des vieilles dames croisées dans des magasins ou encore avec de jeunes femmes rencontrées dans des bars. Ah quand même ! Il arrive à la

gente féminine d'être sensible à l'exploit sportif absolument extraordinaire que nous réalisons... Nous sommes rassurés ! Nous aurions eu tort de faire tout cela en voiture !

Nos clichés sur l'Ukraine nous ont quand même conduit à nous méfier de ces femmes. Veulent-elles qu'on leur paie un resto ? Qu'on leur donne de l'argent ? Qu'on les épouse ? Veulent-elles nos passeports français ? Nous droguer pour nous dépouiller ? Un mac va-t-il venir nous égorger ? Vont-ils aussi s'attaquer à nos familles ? Oh là ! Il suffit en fait de parler avec les gens pour mieux les comprendre.

Comprendre que les mecs Ukrainiens sont plus portés sur la bouteille que sur autre chose, que dans une petite ville on connaît tout le monde, que la vie n'est pas toujours drôle mais qu'il faut savoir rire, qu'on est juste bien ensemble même si on n'a pas la même langue, qu'il n'y a pas besoin de beaucoup parler, que la danse et la vodka rendent certains instants plus beaux... Où est Matthieu ?

[Lire chronique 4](#)



Dans un village ukrainien, l'axe de la roue arrière de Matthieu (à gauche) s'est cassé. Adorables, les habitants nous prennent en charge.

## Chronique 4

### Le vin des bikers

Sébastopol,

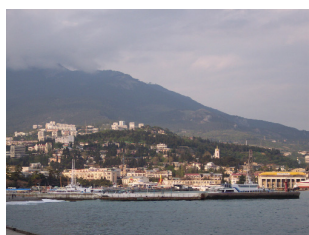
En Crimée, quand on demande si le vin est d'Ukraine, on vous répond en russe : "Non, il est d'ici". Il faut dire que cette petite presqu'île a une forte autonomie et qu'il n'y a que 50 ans qu'elle est passée de la Russie à l'Ukraine. Un rattachement qui se justifie assez bien géographiquement, mais pour autant, les habitants ne se sentent pas ukrainiens pour un sou. "Nous sommes russes !" clament-ils. Surtout ici à Sébastopol, une ville où le "grand frère" maintient plein de navires militaires et donc de marins. Alors, ne demandez pas à nos hôtes si leur vin est ukrainien. Sans aucune haine, avec le plus grand naturel, ils vous répondront que non !

Ces jeunes citadins qui nous accueillent, nous les avons trouvés sur le bord de la route. À peine entrés dans Sébastopol, complètement cassés par les premiers reliefs du voyage, nous sommes tombés sur un groupement d'adolescents bikers en train de nourrir régulièrement l'asphalte de leurs crachats et de faire des acrobaties. Nous marquons un stop et leur montrons notre figure la plus impressionnante : garder

deux roues et deux pieds sur le bitume tout en se grattant le sourcil. Est-ce grâce à cette performance extraordinaire que quelques heures plus tard nous voilà chez un de leurs amis, beaucoup plus âgé (22 ans) ?

L'accueil est très chaleureux : lui et sa copine ressemblent aux Français des villes que nous sommes. Ça fait du bien après un long stage dans de petites localités ! Nous passons une journée avec eux à visiter Sébastopol, une ville qui fit basculer le sort de la guerre de Crimée, gagnée au milieu du 19ème par la France, l'Angleterre et la Turquie au dépend de la Russie. Un des buts de Napoléon III était alors de bien se faire voir des Turcs pour étendre son influence sur l'Orient.

La pause (la première du voyage !) sera courte. Demain, premières étapes de montagne pour atteindre Yalta après-demain ! Ces quatre derniers jours, nous avons aligné 450 kilomètres. Épuisant. Un peu avant, nous nous sommes octroyés environ 150 km de car. Deux heures de route valaient mieux que deux jours... Le vent était particulièrement violent et nous avions un certain retard dans le planning.



Yalta est un lieu de villégiature très huppé.



C'est là, près de Yalta, que furent signés les accords éponymes.

## Chronique 5

### Trimer en Crimée

Feodossia,

Matthieu est parti vers d'autres cieux, m'indiquant regretter déjà cette terre "où l'on se croirait dans un vidéo-clip" tant les femmes s'habillent de façon aussi sobre que Bridney Spears. Notre première nuit après Sébastopol s'est pourtant passée dans une ambiance pour le moins virile (bien que sans alcool, à notre grande surprise). Nous avons dormi avec les ouvriers d'un chantier. Ils sont nombreux ici à ériger des immeubles au bord de la mer (c'était le cas des nôtres), à construire des maisons, creuser des trous pour les reboucher un peu plus tard, ou encore (et ce sont nos ouvriers préférés) à conduire de gros camions sur les routes sinueuses... Dans un formidable tohu-bohu, on bétonne tout. Les villes et leurs commerçants préparent la haute-saison et les riches leur retraite au soleil. Il faut dire que cette côte est magnifique avec ses montagnes vertes et leurs vignobles plongeant dans la mer.

Yalta aussi est en travaux, notamment sur les 200 mètres qui séparent la statue de Lénine et le

McDonald's (au fait, 200 mètres, ça fait combien en vies brisées ou en espoirs retrouvés ?). Je me demandais ce que cachait ce nom de Yalta qui émaillait mes cours d'histoire-géo de Terminale. C'est une assez grosse ville luxueuse de la côte. Nous sommes allés là où furent élaborés les fameux accords éponymes après la seconde guerre mondiale. Le Livadia Palace a été construit pour Nicolas II, mais il n'a pu en profiter que quatre fois avant que les bolcheviks ne l'assassinent avec sa femme et leurs cinq enfants (de 14 à 23 ans). Le musée navigue donc entre famille royale et accords de paix. On reconnaît certaines salles grâce aux photos d'archives à disposition.

D'un point de vue physique, je vis les pires heures du voyage. J'ai aligné trois jours atroces de montagne après que Matthieu soit parti. Je suis allé au bout de mes réserves physiques et psychologiques...

Domage que moi seul me rende compte de mon exploit...

D'ailleurs, plus que jamais j'attends vos mails. Je ne peux pas toujours répondre car les connexions sont lentes. Mais ça me fait du bien de me sentir suivi !





Matthieu, pas mécontent d'arriver à Sébastopol (Ukraine).

1er mai

Kilomètres parcourus à vélo : 906

Le cycliste qui m'accompagnait depuis Odessa est parti avant-hier. Me voilà seul sur la route pour trois semaines. C'est un nouveau départ. Les rencontres seront-elles plus difficiles ? Vais-je déprimer, seul sur mon vélo ? En perdant Matthieu, je perds le compagnon de route avec qui je refaisais le monde, je chantais les chansons françaises les plus ringardes et je jouais au jeu de la Lada (qui consiste à parier sur le nombre de Ladas sur les dix prochaines voitures croisées). Je suis d'autant plus ennuyé de le quitter que je suis au cœur des montagnes criméennes. Mes journées sont une succession de cols. Et pour couronner le tout, le coin est tellement touristique (un tourisme chic) que les habitants en sont antipathiques. Je dors donc dans ma tente, au cœur de mes montagnes, et profite des beaux paysages.

#### Lire chronique 5

9 mai

Kilomètres parcourus à vélo : 1378

Me voilà aux portes de la Russie. La Crimée est loin, très loin. Le retard pris avec Matthieu était tel que j'ai été obligé de prendre le train sur 300 kilomètres. La sortie de la presqu'île a été difficile sur le plan physique. Sept jours pour sortir de

ces satanées montagnes ! Ensuite, le vent, systématiquement de face. Je n'ai donc aucun complexe à prendre un moyen de transport pour accélérer un peu le rythme. N'aurais-je pas trouvé la solution idéale pour voyager ? Beaucoup de vélo et un peu de train de temps en temps ?

Les journées s'écourent et ne se ressemblent pas. Je suis en ce moment dans un petit café, dans un minuscule village de la côte ukrainienne. Il paraît qu'il y a des touristes ici l'été. J'ai du mal à le croire tant j'ai l'impression d'être au bout du monde... En mangeant ici tout à l'heure, je réfléchissais à l'endroit où je pourrai planter ma tente une fois que la pluie aurait cessé. La patronne des lieux s'est montrée adorable lorsque je lui ai raconté d'où je venais et où j'allais. Elle ressemble un peu à la "Jeanne" de la chanson éponyme de Brassens. Elle s'occupe de moi comme si j'étais son enfant. Vers une heure du mat', à la fermeture du bar, je dormirai chez elle avec mes frères les musiciens fans de boîtes à rythme.

Les journées s'écourent et ne se ressemblent pas. Que j'aime cette vie de bohème ! Beaucoup de personnes étaient admiratives de me voir partir à vélo à travers ces régions. À vrai dire, avec le recul, c'est moi qui ai de l'admiration à leur égard. En quelques semaines ici, je me suis infiniment plus enrichi qu'en plusieurs mois en France. Sur mon vélo, je réfléchis. Quand je ne pédale pas, je ren-

contre des gens. Et quand je suis seul, je lis mon livre, l'encyclopédie téléchargée sur mon ordi, ma méthode de russe... Tout ce que j'ai laissé en France me paraît futile et ennuyeux par rapport à ce que je vis ici tous les jours. Peut-on imaginer plusieurs années de la sorte à essayer candidement de comprendre le monde ? Cette vie là ne peut-elle être que provisoire ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de la prolonger ? L'argent, la fatigue, le manque des miens, de ma culture, les pressions sociales ? Je verrai cela...

En attendant, ma mission est de gérer mes relations avec les alcooliques de ce bar et les femmes célibataires de 40 ans qui collectionnent les dents en or (ce café réunit à lui seul un lingot). Les ravages de l'alcool sont tels dans ce pays que beaucoup de femmes divorcent une fois que leurs enfants ont quitté le foyer, et laissent leurs maris continuer seuls leur déchéance. J'admire ces bouts de femmes qui prennent courageusement leur vie en main. Pour l'instant, elles veulent que je retourne danser... Ma journée de vélo m'a coupé les jambes, mais à vrai dire, je dois choisir entre le clan des femmes qui dansent et celui des mecs qui boivent... Et comme les Ukrainiens bourrés pensent systématiquement que je me fous de leur gueule en faisant semblant de ne pas parler russe, je n'arrête pas de danser ce soir !

Lire chroniques 6 et 7

## Chronique 6 Tâter le Tatar

Mariupol,

Je ne voulais pas quitter la Crimée sans avoir approché ses Tatars, un peuple aux traits asiatiques issu d'un mélange entre les Mongols (ils dominaient la région vers le 12ème siècle) et la population locale d'origine turque présente à l'époque. Et voilà que l'un d'eux arrête sa Lada au bord de la route, intrigué par mon fanion "Odessa-Tachkent". Il est 15 heures, j'ai les crocs : je m'invite chez lui. Les Tatars ont longtemps été le seul peuple de Crimée. Ils y ont même eu leur république (sous protection ottomane). Puis, à la fin des années 1770, les Russes se sont emparés de la région et ont mené une politique de colonisation et de destruction de leur culture. Les Tatars sont vite devenus minoritaires. Sous l'ère communiste les phases de renaissance culturelle ont ensuite succédé aux phases de persécutions. Après la Seconde Guerre mondiale, ma famille, comme la plupart des Tatars de Crimée, a été expulsée par Staline en Ouzbékistan (d'autres le furent au Kazakhstan ou en Sibérie). Staline accusait le peuple de "collaboration avec l'ennemi". Beaucoup reviennent depuis 15 ans, dans des conditions souvent très dures. Ma famille a fait son retour en 1988. Dans une petite échoppe, elle vend aujourd'hui les fleurs qu'elle cultive. La petite, 13 ans et des yeux magnifiques, est donc née ici. Elle parle un peu anglais et durant ma venue, n'a pas quitté d'une semelle sa meilleure amie, une Russe. Autour de la table, le père, la mère, la grand-mère, le frère et des amis de la famille. Entre eux, ils parlent tantôt tatar, tantôt russe. Rien dans leur intérieur ne vient rappeler leurs origines, ils sont Musulmans mais leur Coran est en arabe et ils ne le comprennent pas,

on a trinqué à la vodka... Bref, seuls leurs traits asiatiques, leur musique, quelques plats traditionnels (des pâtes à la viande, miam !) semblent les rattacher réellement à une autre culture. Un peuple peut-il longtemps exister ainsi ? Oui, puisque leur sentiment identitaire a survécu à l'exil. Malgré l'absence de signes ostentatoires, ils sont fiers comme tout d'être des "Tatars de Crimée".

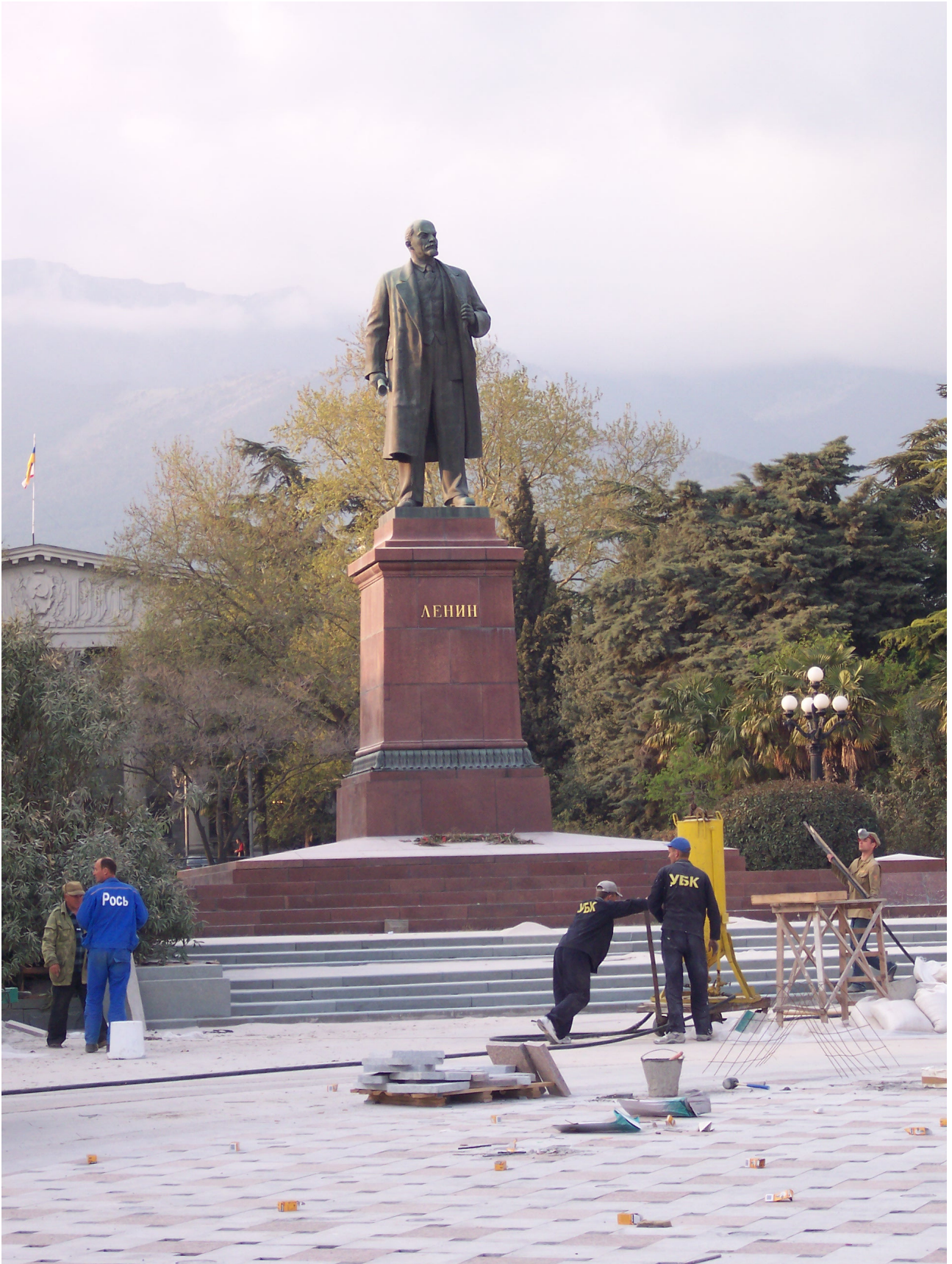
Un racisme feutré est plus ou moins présent chez certains ukrainiens slaves, mais il me semble assez limité par rapport à ce qu'aurait pu provoquer le retour si massif de cette population. Les luttes politiques qu'il y a pu avoir dans la région ces dernières années n'intéressent pas ma famille qui vit tranquillement dans ce village majoritairement russe. Je m'en vais donc heureux de cet échange, un ballon offert par la petite accroché à mon guidon...

J'essaie de faire des chroniques courtes et intéressantes. Si je ne me retenais pas, je vous raconterais mille autres anecdotes sur cette rencontre ou sur le voyage... Mes nuits à planter ma tente "à l'arrache" sont très agitées. Hier, logé à l'œil chez la patronne d'un bistrot, dans une chambre partagée avec un homme juke-box et un barman, j'ai cru que j'allais enfin trouver du repos... Pas de bol, la chef à l'habitude de dormir avec la télé allumée toute la nuit ! Ajoutez à ça que je commence à rêver en russe et vous comprendrez que, par moment, je ne comprends vraiment plus rien à ce qui m'arrive.

J'ai déjà 1500 kilomètres dans les jambes depuis le début du voyage. Une moyenne de 60 bornes par jour (effectuées aujourd'hui en grande partie sous la pluie). Bref, les conditions physiques sont dures, mais la chaleur des rencontres compense tout ça !



Une Tatara de Sébastopol travaillant pour une agence matrimoniale qui présente des femmes ukrainiennes à des étrangers. Bien souvent, ces derniers aimeraient mieux se marier avec elle.



Yalta (Ukraine). Devant les montagnes de Crimée, Lénine regarde le Mc Donald's.

## Chronique 7

### Nouveau pays, nouvelle famille

Rostov-sur-le-Don,

J'ai quitté les immenses champs ukrainiens pour pédaler dans les immenses champs russes. Aucune cassure en passant d'un pays à l'autre : les mêmes paysages, les mêmes "babouchkas" aux foulards multicolores, la même langue... C'est fascinant de voir cette culture russe régner sur des millions d'individus au-delà de toutes frontières. Cela lui confère une richesse extraordinaire mais amène aussi parfois une certaine "arrogance". Les russophones se suffisent à eux-mêmes et partout où je suis allé, le plus souvent, même les plus jeunes ne parlent pas anglais.

Après une nuit dans ma tente près d'une mer d'Azov pleine de poissons argentés (avec la visite de quelques jeunes en état d'ébriété, mais je ne fais plus attention à ce détail), je m'installe à Taganrog. Tout le monde vous dira que c'est une toute petite ville, et pour cause, c'est un confetti dans un petit coin de cet immense pays. Cette ville s'étend pourtant sur des kilomètres, les quartiers ressemblent tous à des centres-villes, on y est 300 000 habitants (comme Lausanne et sa région) et on a le choix entre trois stades ! Cette ville riquiqui me montre que j'ai bien franchi une frontière et que l'échelle des choses n'est plus la même. Finies les villes plongées dans le noir. Ici, elles ne sont noires que de monde.

C'est dans un de ces stades que je couche. Je passe une journée à régler les problèmes administratifs pour me faire enregistrer dans le pays. Dès notre premier contact, la responsable du bureau de l'immigration

m'a foutu à la porte d'un coup de pied dans les parties sensibles (vélo oblige, je parle de mes fesses, bien sûr) en m'expliquant, en russe, les démarches à suivre. J'ai dû mobiliser les numéros un et deux du stade ainsi que les numéros six et douze de l'équipe locale (presque aussi musclés que moi) pour venir à bout de ces démarches kafkaïennes. Ces bonnes âmes m'ont sauvé la vie ! J'appartiens pour de bon à la famille des sportifs. Il ne me manque plus qu'un mannequin pour femme.

Mais ne rêvons pas, pour l'instant, je vous écris de la hutte du gardien de la mosquée de Rostov-sur-le-Don, une vraie grande ville portuaire de plus d'un million d'habitants. Les Musulmans d'ici (et c'en sont de vrais puisqu'ils ne boivent même pas de vodka !) sont des Tatars (encore eux, oui, mais attention ce ne sont pas des Tatars de Crimée !), des Tchétchènes, des Ouzbeks, des Daguestanais, etc. Ils disent vivre ici en paix et en harmonie. Le gardien de ma mosquée, lui, est Pakistanais. Il a fini là suite à un grave accident de voiture qui l'a obligé à arrêter ses affaires. La mosquée (financée par des fonds turcs) est toute neuve. L'ancienne, confisquée par les cocos, est aujourd'hui un club de l'armée, au grand désespoir de mes hôtes. Bref les rencontres se poursuivent. Je quitte cette ville aujourd'hui pour quelques jours à la campagne vers de nouvelles aventures... Vous me demandez plus de paysages et d'anecdotes dans mes chroniques... J'essaierai. La région est à présent pleine de vallons, mais je n'y prête même pas attention. Je vous l'ai dit, j'appartiens à la famille des sportifs à présent !

15 mai

Kilomètres parcourus à vélo : 1881

Me voilà donc dans un nouveau pays, la Russie. Quitter l'Ukraine m'a fait de la peine. J'ai l'impression que c'est une partie du voyage qui se termine déjà alors que je viens à peine de partir ! À la fin de l'aventure, cette partie ukrainienne me paraîtra tellement loin... Oublier les mille et un détails de mes aventures me fait peur. J'ai l'impression que ce sont autant de bouts de moi qui meurent.

Les journées sont épuisantes. L'équation que je dois résoudre est simple : j'ai cinq jours pour faire les 500 kilomètres qui séparent Rostov-sur-le-Don de Volgograd, où me rejoint Thècle. Jusque-là, ma moyenne kilométrique tournait autour de 70/80 kilomètres par jour. Là, c'est une sacrée accélération qui s'impose à moi... Les premiers jours ne se sont pas trop mal passés, malgré des vents systématiquement défavorables et une demi-journée de pluie. Ce matin, je l'avoue, je n'étais pas très motivé pour me lever. Le

vent soufflait tellement fort que je ne voulais pas sortir de ma tente, plantée à la lisière d'un champs. J'ai fini par m'aventurer dehors et par manger quelques gâteaux au chocolat. Je n'avais plus envie d'enfourcher mon vélo comme hier, avant-hier ou avant avant-hier. Je voulais un café comme en France... Pas un café soluble, non, un vrai café. Celui qui donne de l'énergie le matin, celui dont l'odeur a quelque chose de réconfortant. "Je vais prendre le bus, me suis-je dit, le vent est beaucoup trop fort". Mais où en trouver un ici ? Cela veut-il dire qu'il faut faire 20 kilomètres en arrière pour rejoindre le dernier village, et l'attendre peut-être une demi-journée ? Certes ce serait le vent dans le dos, mais cela voudrait dire qu'hier, ces 20 bornes, je les ai faites pour rien. Quelque soit l'option choisie, ma journée promettait d'être réjouissante. Mes bagages terminés, je décidai d'avancer un peu pour voir si le vent était supportable. Et me voilà, ce soir, 80 bornes plus loin.

Ce tunnel de cinq jours est difficile. Je

suis dans la campagne, la vraie... Des villages tous les trente kilomètres pour les repas ou pour faire mes réserves de chips, bonbons, sodas et barres de chocolat. Et du matin au soir, les fesses sur mon vélo. Mon compteur indique qu'hier et qu'avant-hier, mes roues ont tourné pendant plus de sept heures. C'est beaucoup pour des fesses normalement constituées !

Les rencontres sont rares. J'ai hâte de retrouver un partenaire de voyage. Hier, j'ai pu consulter mes e-mails dans un cybercafé, perdu dans ce coin de Russie. Pendant ma traversée des côtes criméennes, j'avais lancé un petit "SOS encouragez-moi, je me sens bien seul dans les montées". Je suis un peu déçu que certains de mes amis ne m'aient pas encore écrit. Peu à peu, j'oublie ce qu'est la vie en France. Ici, j'ai le temps de tout. Mes journées sont longues. Mes seules préoccupations sont d'avancer et de me nourrir. J'ai aussi un autre regard sur la vie que j'ai vécue ces dernières années. Est-ce normal de ne jamais avoir le temps ? D'être tou-

## Chronique 8

### Un fond d'URSS au fond de la Russie

Volgograd,

Voilà une semaine de passée entre Rostov-sur-le-Don et Volgograd, dans la campagne russe, là où aucun touriste n'aurait de raisons d'aller. Les villages sont espacés, le relief plat (seul le vent décide si ma journée sera un enfer ou un plaisir), et mon seul paysage se résume à des champs verts à perte de vue. De temps en temps, des petits bonshommes dedans. C'est chez l'un d'eux que j'ai atterri il y a quelques jours. Turc, sa famille vivait en Ouzbékistan depuis plusieurs générations. Et voilà 15 ans qu'il plante ses tomates ici avec sa famille, sur son petit champs ou le grand champs de son patron. Sa maison est tout au bout d'un étonnant village rempli de Turcs d'Ouzbékistan où les Russes eux-mêmes sont devenus minoritaires. La cohabitation ne se passe pas très bien, mais dit-il, "ils sont bien contents de trouver des travailleurs turcs". Petit exotisme dans la famille : la mère (qui est aussi grand-mère) ouzbek, avec ses traits asiatiques. Et tout ce petit monde parle un mélange de turc, de russe et d'ouzbek. Moi, je dors avec les enfants. D'une manière générale, toute cette vallée fertile est un vrai brassage de peuples de l'ex-URSS qui s'est fait, ironie du sort, après l'éclatement du pays. J'y ai rencontré, en plus des Tchétchènes, des Ingouches (deux provinces russes), des Tadjiks, des Arméniens, des Ouzbeks, etc.

J'aime pousser les portes des maisons. Les rencontres se font naturellement. Avant-hier, c'est chez une mamie russe, ancienne vétérinaire de 60 ans, que j'ai passé la nuit. J'ai symboliquement travaillé dans son jardin et aidé au rapatriement des poussins dans la cuisine. Et puis nous avons longuement discuté. Mes progrès en russe me permettent d'avoir des conversations plus intéressantes, surtout lorsque mon interlocuteur sait se mettre à mon niveau. Je constate que Vladimir Poutine, s'il ne fait pas l'unanimité, jouit malgré tout d'un sacré prestige. On lui sait gré de sa lutte contre la corruption et des progrès économiques de ces dernières années. Par contre, parmi toutes mes rencontres, pas une seule ne défend Gorbatchev ou Eltsine !

Sinon, mon quotidien se fait surtout sur mon vélo. Des gens arrêtent de temps en temps leur voiture pour me parler (l'un d'eux m'a même proposé de l'argent pour me soutenir, j'ai refusé) et je fais quelques pauses-autographes. Nouvelle compagne de voyage, Thècle m'a rejoint hier à Volgograd. Elle va me suivre dans une autre Russie, une région bien asiatique que l'on appelle la Kalmoukie. Je ne vous en dis pas plus...



De jeunes Russes entre Rostov et Volgograd. Après une petite pause pour acheter des provisions dans ce village, je me verrai offrir plein de concombres par un habitant.

jours pressé, toujours fatigué, de ne jamais pouvoir aimer correctement ceux que l'on aime ?

Je m'en veux de ne pas avoir "trouvé le temps" d'écrire à Sylvie quand elle est partie cinq mois en Afrique. Comme j'en veux à ceux dont je n'ai pas de nouvelles et que j'aime.

#### Lire chronique 8

22 mai

Kilomètres parcourus à vélo : 2107

Et me voilà à nouveau deux. Pendant les cinq jours de traversée de la campagne russe, je n'avais qu'un seul nom en tête, qu'un seul objectif ultime : Volgograd. Je suis déçu de trouver au final une immense ville sans intérêt. L'ancienne Stalingrad s'articule autour d'une artère qui semble ne pas avoir de fin. Elle n'est qu'immeubles et gros bâtiments. Même les bords de la Volga ne sont pas des lieux de vie. Quant aux musées sur la célèbre bataille, ils ne sont qu'en russe.

Sans regrets, nous avons donc quitté cette drôle de ville pas drôle. Le nouvel objec-

tif a un joli nom de femme, Elista. Passer par cette ville constitue un grand détour sur ma route, mais je voulais absolument traverser cette région, la Kalmoukie.

Un des buts de ce voyage est de rencontrer des peuples et des cultures divers et variés. De voir comment ils cohabitent, se mélangent, se dominant, etc. J'ai envie de comprendre tout cela et de l'expliquer dans mes chroniques sur internet. Alors, comment ne pas aller en Kalmoukie ? Une région bouddhiste qui a son autonomie au milieu de cette immense Russie, c'est une sacrée curiosité !

Les personnes que j'ai rencontrées, elles, ne comprennent pas l'intérêt de ce détour. Il faut 350 kilomètres pour aller de Volgograd à Elista et 300 kilomètres d'Elista à Astrakan. "Mais il n'y a rien là-bas ! Rien que de la steppe !" me répètent les Russes dès que je prononce le nom de cette région. Alors, je repense à cette chanson de Jacques Brel, que j'écoute régulièrement dans mon walkman, *La Quête* :

"Rêver un impossible rêve  
Porter le chagrin des départs  
Brûler d'une possible fièvre

Partir où personne ne part"

Et oui, telle est ma quête aussi, partir où personne ne part.

"Il y a tellement peu d'informations sur la Kalmoukie sur internet que j'avais l'impression d'aller vers une région qui n'existe pas" m'explique Thècle. Aujourd'hui, ce qui n'est pas sur le web n'existe plus vraiment. Et pourtant, nous la foulons bien cette terre kalmouke !

Voilà deux jours que nous pédalons et les choses se passent plutôt bien avec Thècle. Elle a le toupet de me passer régulièrement devant, alors j'incrimine le poids de mes bagages. Comme Matthieu, je devrais venir à bout de sa forme insolente, en lui refilant quelques kilos et en lui faisant prendre sa première cuite à la vodka. Elle trouve les journées un peu longues sur le vélo.

C'est vrai que les bus venant de Volgograd nous doublent régulièrement. Nous mettons quatre jours là où ils mettent quelques heures. Elle ne voit pas trop l'intérêt de pédaler ainsi au milieu de cette steppe du matin jusqu'au soir. J'ai du mal à trouver les mots pour la convaincre. Moi, je trouve ça normal d'enfourcher

#### *Chronique 9*

#### **La fièvre jaune**

Elista,

Entre mon arrivée à Volgograd par l'Ouest et mon départ de la ville par le Sud, il y a un gouffre... Finies les vallées fertiles qui fourmillent de travailleurs, place à un immense plateau de steppe verte balayé par un vent incessant (et jamais dans le bon sens, bien sûr). À quelques dizaines de kilomètres de Volgograd, un simple panneau indique notre entrée en Kalmoukie, un bout de Russie qui bénéficie d'une forte autonomie. Les Républiques ou Régions autonomes sont nombreuses dans le pays. Elles indiquent une spécificité ethnique, religieuse ou historique. Ce qui justifie l'existence de la République autonome que nous traversons, c'est un peuple d'origine mongole arrivé ici au 17<sup>ème</sup> siècle pour trouver de nouveaux pâturages. Et c'est vrai qu'à quelques kilomètres de cette "frontière" au milieu de nulle part, les yeux bridés du premier commerçant que nous trouvons ne laissent aucun doute sur ses origines. Durant nos quatre jours de traversée de la steppe (celle-là même qui a inspiré la chanson des New Kids On The Block, *Step by Step*), nous nous sommes à peu près arrêtés dans chaque échoppe trouvée le long de la route. Le pays fait deux fois et demi la Belgique pour moins de 400 000 habitants, elles sont donc bien rares à l'échelle du cycliste, tout comme les villages ! Le hameau dans lequel nous sommes tombés pour notre première nuit était peuplé quasiment que de Russes de souche. C'est surtout à Elista, la capitale

locale, que se mélangent les deux principaux peuples de la région. Là, Jaunes et Blancs se bécotent sur les bancs publics, prennent leurs bières ensemble et nous font de jolis métisses. L'assimilation à la culture russe a été très forte. Dans cette capitale, les jeunes parlent très peu le kalmouk et le temple bouddhiste, à quelques kilomètres du centre, semble bien désert. En ville, il ne reste de la culture mongole que les références à l'Orient des constructions modernes, quelques particularités culinaires (je trouvais mon thé pas assez sucré, en fait il était salé), etc. Leur mode de vie, qui ressemble à celui de tous les Russes, ne les empêche cependant pas de se dire "Kalmouks", de se souvenir de quelle tribu mongole ils sont issus, et de porter parfois un petit médaillon bouddhiste. Pas de doutes, nous sommes en Asie !

Thècle, avec son teint un peu jaune et sa face de Mongole (ses jolis yeux en amende, me demande-t-elle de rectifier) se fait régulièrement prendre pour une Kalmouke. Elle n'a pourtant pas l'habit traditionnel local : la mini-jupe et le décolleté.

Avant de retraverser la région par une autre route, nous jouissons d'une journée de repos à Elista. Tous les Kalmouks croient que nous sommes ici pour les championnats mondiaux d'échecs féminins qui ont lieu en ce moment... C'est vrai qu'il faut en vouloir pour venir exprès au fin fond de la steppe, admirer Elista. Et à vélo, en plus.

mon "bicycle" en me levant. Les gens se demandent-ils pourquoi ils prennent le bus ?

Mais là encore, l'épreuve est difficile physiquement. Les Kalmoukes nous ont expliqué que leur région était connue pour sa steppe, mais aussi pour son vent. Nous le confirmons.

#### Lire chronique 9

24 mai

Kilomètres parcourus à vélo : 2331

Ça y est ! La belle Elista est à nos pieds après quatre jours de vélo. Pas très drôle cette traversée ! Si on nous demande régulièrement où nous dormons (chaque région que je traverse a sa question préférée, ici, c'est celle-là), personne ne nous propose son toit. Le camping sauvage fut notre lot quotidien. Moi, je préfère dormir chez les habitants, mais Thècle adore ce côté proche de la nature. Question sécurité, pas de problème. Dans les magasins ou les cafés que nous croisons en bord de route, quand des Kalmoukes nous font des offrandes de chocolats ou de vodka, je leur demande toujours : "Il y a des bandits dans le coin ?" et ils martèlent invariablement : "Bandit nieto". La réponse est la même depuis l'Ukraine, et nous dormons donc sur nos deux oreilles, les vélos simplement posés à côté de la tente.

Thècle jubile. Elle est toute fière de raconter son exploit physique à ses copines sur internet. Au bout de quelques jours, elle ne s'est plus demandée pourquoi nous étions à vélo. Je crois qu'elle a trouvé en elle les raisons. Elle aime se dépasser. Sa force m'a beaucoup impressionné. Elle n'a craqué qu'une fois, en larmes, en haut d'une côte (avec un vent de face, bien sûr). Moi, je n'ai pas vraiment vu les kilomètres passer à ses côtés. Nous parlons beaucoup, pour ne pas dire tout le temps. Ça change de la solitude de ces dernières semaines, à chanter les chansons de Brassens seul en pédalant.

Comme Matthieu, ce n'est qu'une fois sur son vélo qu'elle a réalisé à quel point ce voyage est difficile physiquement et psychologiquement. Qu'il faut trouver au fond de soi assez de ressources pour que de tels efforts puissent s'inscrire dans la durée. "Encore une côte, toujours du vent... Là-bas, la route tourne légèrement ! Peut-être que le vent sera un peu moins dur". Mais non, le vent semble toujours tourner avec nous.

Les paysages sont beaux mais terriblement monotones. Des étendues d'herbe à n'en plus finir. Dur de m'imaginer seul sur cette route hostile. C'est peut-être ce qui va m'attendre plus tard au Kazakhstan. Je préfère ne pas y penser.

Pour l'instant, à Elista, nous profitons des

joies de la ville, comme on peut le faire après quatre jours d'isolement. Restaurant, bowling, balades dans les parcs, internet, douche (oh oui, douche !)... Tous les habitants pensent que nous sommes venus pour le tournoi d'échecs. Le président de cette région autonome est un autocrate fan de ce jeu et qui base toute sa politique dessus. Et les Kalmouks sont très fiers de cette compété. Nos déambulations sont très agréables car nous sommes sans cesse accostés. La ville n'a aucun intérêt en elle-même. Sortie des steppes au début du siècle, elle n'a aucun cachet, aucun charme. Elle n'est qu'immeubles et grandes avenues. Mais les habitants sont tellement gentils et curieux qu'on adore !

28 mai

Kilomètres parcourus à vélo : 2548

Voilà deux jours que nous avons quitté

Elista. Pourquoi le vent est-il systématiquement de face ? Thècle a de plus en plus mal au genou, cela m'inquiète. Elle veut continuer, je m'interroge.

Je ne sais pas s'il s'agit du vent ou de ces paysages, mais nous avons tous les deux l'impression de devenir un peu tarés. Le vent ne nous laisse jamais une minute de répit. Il siffle dans nos oreilles en permanence, c'est épuisant. Et cette infinité... Tout est plat. Des touffes de végétation à perte de vue. Derrière nous : rien. Devant nous : rien. Sur les côtés : rien. Nous sommes seuls au monde. Les voitures sont devenues très rares sur cette route depuis que l'URSS a éclaté et que c'est un autre pays qui commence après Astrakan. Nos yeux n'ont aucun endroit où s'accrocher. L'infini, l'infini... Il nous fait mal à la tête à chaque fois que nous sortons d'un endroit fermé.

J'espère que les compresses de vodka de notre hôte vont faire du bien au genou de



Elista, capitale de la Kalmoukie, une région de la Russie. Les constructions modernes de la ville veulent rappeler l'héritage mongol des Kalmouks. Ils sont pourtant très russifiés.



Thècle (à gauche !), quelques heures après le départ d'Elista.

Thècle. Demain, c'est quitte ou double. Nous avons un village à 20 bornes et le suivant est 80 kilomètres plus loin. Ce sera donc 20 ou 100 bornes demain, selon l'état de Thècle. Deux extrêmes et aucun ne me réjouit.

#### Lire chronique 10

3 juin

Kilomètres parcourus à vélo : 2588

Thècle est repartie. Je me remets tranquillement des efforts de ces derniers jours. Le voyage a beau être difficile, je savoure chaque instant comme un petit trésor que m'offre ma vie. Pourtant, si je vis de tels moments, c'est parce que j'ai décidé de les provoquer. On ne finit pas sur un vélo, au milieu de nulle part, sur un simple coup du destin. Combien de personnes ont dit m'envier ? Je comprends que l'on se sente frustré de ne pas pouvoir vivre ses rêves quand on est trop âgé pour tout se permettre, quand on est malade ou tout simplement quand on a des enfants trop jeunes... Mais la plupart des gens trouvent toujours de bonnes excuses pour ne pas franchir le pas. Toujours... C'est vrai qu'il est difficile à franchir ce premier pas. Mais une fois franchi, tout paraît tellement simple et tellement évident !

#### Lire chronique 11

8 juin

Kilomètres parcourus à vélo : 2938

J'ai l'impression d'être passé dans une autre dimension. Mon environnement a changé de manière radicale. D'Astrakan à la frontière kazakh, de superbes paysages marécageux, plein de chevaux, de vaches, de verdure. Des petits villages par-ci par-là, et les premiers Kazakhs qui n'ont jamais vécu au Kazakhstan.

Et puis, à la frontière que l'on traverse dans un bac, la végétation se raréfie et, très vite, le désert et les chameaux.

Ces Kazakhs sont bizarres. À la frontière, j'ai hurlé sur un douanier qui était tout simplement monté sur mon vélo pendant que je faisais la queue dans un bureau. Tous ses compatriotes ont la même tendance insupportable à tripoter mon engin. Si les Russes étaient tout le temps sur la réserve, eux me harcèlent de questions en permanence. Ils sont très chaleureux, trop chaleureux. Les ouvriers que je croise sur la route me font systématiquement des signes pour que je m'arrête. Je leur fais des grands coucous en continuant. Les voitures aussi m'attendent parfois pour taper la discute. Est-ce la fatigue ? Est-ce la lassitude de répéter toujours la même chose ? Je savoure moins mes rencontres, je cherche moins à les provoquer. Je m'en

### *Chronique 10*

## **Sur les genoux et sur la Volga**

Astrakan,

Un vent qui nous empêche de dépasser les 10 km/heure, le genou de Thècle qui n'en mène pas large, l'absence d'échoppe avant 60 bornes, un paysage de steppe vertigineusement vide, l'envie de profiter un peu d'Astrakan... Tout ces éléments ont eu raison de nous, et c'est dans un bus que nous avons fait nos 150 dernières bornes. Depuis le début du périple, c'est la troisième fois que je choisis ce petit accélérateur. Avec plus de 2580 km dans les jambes, je n'ai pas vraiment de regrets.

Notre dernière nuit dans la steppe kalmouke s'est passée chez une famille russe, dans un village long de trois rues. Loin de tout, le genou dans une compresse de vodka pour Thècle, nous y avons suivi, sur une des deux chaînes captées ici, les derniers dénouements de la Star Academy russe. Nos hôtes, propriétaires d'un café en bord de route, semblent relativement aisés. Mais comment dépenser son argent dans un endroit pareil ? Dans la grande maison, on met donc une télé dans chaque pièce, on possède un micro-onde... Bref, le confort électrique, en attendant qu'il y ait un jour l'eau courante dans le village.

Me voilà à présent à Astrakan d'où Thècle vient de partir. Ce haut-lieu du caviar semble avoir échappé aux traditionnels ravages urbains de l'ère communiste. Les belles bâtisses multicolores jouxtent les petites maisons en bois. Le centre est calme, sans voitures et les jeunes se pressent sur les bords de la Volga pour se baigner, pêcher, manger des brochettes de viande pleines d'oignons dans les cafés ou danser sur les péniches. Bref, une ville de farniente où les ethnies se mélangent. Si Elista était surtout kalmouke et russe, mille visages et habits de l'ex-URSS côtoient ici les Russes de souche. En achetant un merveilleux portrait de Vladimir Poutine, j'ai demandé à ma jolie voisine BCBG si elle aimait cette icône. En fait, elle était Tchétchène...

Les Kazakhs sont aussi présents dans les parages (l'un d'eux, vigile, nous a laissé planter notre tente dans la cours des bureaux qu'il gardait, nous permettant d'économiser une nuit d'hôtel). Nous sommes à quelques kilomètres du Kazakhstan où de nouvelles aventures m'attendent avant que Séb ne me rejoigne fin juin pour m'aider à imposer mes réformes de la langue russe. Ces trois jours de pause vont, je l'espère, me requinquer avant d'affronter ce pays dont la chaleur et le désert m'inquiètent : j'ai des douleurs aux genoux et des quintes de toux dues aux violents vents de la steppe.



Dernière grande ville russe de ma route, Astrakan est construite sur le delta que forme la Volga en se jetant dans la mer Caspienne. Ravissante, elle est sillonnée par de nombreux canaux, mais la mer est à 100 kilomètres de là...



veux, mais mes journées sont dures.

Le soleil tape et il y a souvent 60/70 kilomètres qui séparent deux villages. Une fois arrivé, à bout de force, j'erre une demi-heure, aiguillé de rue en rue non goudronnées, vers des cafés ou des magasins qui n'existent pas. Mon estomac gargouille, je finis par renoncer et par pousser une vingtaine de kilomètres plus loin, où, paraît-il, il y a un café. Enfin... quand on me dit vingt kilomètres, ça peut-être trente ou quarante... Les automobilistes ne font pas la différence.

Une fois installé, anéanti par la fatigue, tout en attendant ma soupe, je garde un œil sur mon vélo. Ici non plus, il n'y a pas de "bandits", mais j'ai peur que quelqu'un fasse tomber mon vélo et l'ordinateur portable qu'il y a dedans, en le touchant. Avec mon autre œil, je lis Balzac pour m'évader. J'essaie de me faire discret. Je n'ai pas envie de parler. Régulièrement pourtant, de nouveaux clients entrent dans le café et viennent me serrer la main comme si j'étais leur copain. Ça m'ennuie car je viens de les laver. Enfin, le repas se termine par un café soluble. Il ne faut pas traîner, la route est longue.

Le désert, le désert, le désert. La mer est paraît-il à quelques kilomètres, là-bas, à ma droite. Pourtant, aucune route goudronnée n'y mène. Moi, je n'ai pas le cou-



Dans une église d'Astrakan.

## Chronique 11

### Loïn de tout, loïn de tous

Atyraou,

Fier d'étaler mon vocabulaire russe, je demande : "Ce sont des pommes de terre ?

- Non, ce sont des vaches" me répond ce bouvier, le premier kazakh à qui je parle.

La nuit tombe, je lui montre mon vélo et lui demande si je peux planter ma tente à côté de sa petite maison. Très vite, il me propose de dormir à l'intérieur. Mais d'abord, il doit conduire les vaches plus loin, dans un coin de ce paysage marécageux où il semble être la seule âme qui vive.

J'attends. Il fait nuit quand il revient. Nous entrons dans sa petite maison en ciment. Dans le noir, j'entends une voix féminine. C'est sa femme. Elle allume une lampe à pétrole et se met, assise par terre, à la petite table où nous mangerons. Elle ne parle pas russe et ne me regardera presque pas. La pièce n'a aucun meuble, il n'y a que les nattes sur lesquelles nous nous asseyons, et la petite table basse. La dame sort du beurre, du lait, et des petits bouts de fromage séché. Tous ces produits dérivés de la vache, accompagnés de pain et de thé au lait, composeront notre seul repas du soir, puis du matin.

Comme beaucoup de retraités, mon hôte, ancien chauffeur de camion, a dû trouver ce travail pour compléter ses revenus. Certes il a une autre maison

au village, là-bas, mais la misère est bien là. Il ne s'en plaint même pas et aime son président, tout comme les derniers dirigeants de l'URSS (ça y est, j'ai trouvé quelqu'un qui aime bien Gorbi !), "même si à l'époque, précise-t-il, On n'avait le droit qu'à une vache ou deux maximum". Il se souvient avec plus d'amertume du temps de Brejnev, "où l'on avait même du mal à acheter du pain". Sait-il que sous le plancher des vaches, il y a des millions de dollars de pétrole ? Je me couche vers 23 heures dans une pièce complètement vide. Le matin, vers 6 heures, le vieil homme me posera mille questions. "En France, on parle quelle langue, l'anglais ? Karl Marx était français ? Quelle mer y a-t-il en France ? Y a-t-il des vaches là-bas ?

- Oui, mais je n'en ai pas.

- Mais tu es jeune !"

La vieille dame va à la traite. Elle me regarde enfin pour me tendre des bouts de fromage pour la route. Je leur ai laissé mon jus d'abricots et le reste de pain aux pop-corn que j'avais sortis la veille.

Cela fait des années que je m'invite chez les gens simples de cette petite planète. Ils m'ont façonné et appris à me recentrer sur l'essentiel, sur le respect de son prochain. C'est eux, je crois, qui m'ont rendu insensible à une grande partie des futilités du monde.



Derniers paysages russes avant le Kazakhstan. C'est marécageux, nous sommes dans le delta de la Volga.



Deux jeunes Kazakhs de familles assez aisées. Pour apprendre l'anglais, ils fréquentent l'église catholique où j'ai logé quelques jours à Atyraou (Kazakhstan). Leurs parents sont musulmans, mais ils ne se sentent attachés à aucune religion en particulier.

rage de faire un détour. Trop loin, trop fatiguant... Et au bout, il y aura tout au plus quelques minuscules villages. Comme c'est étonnant une si longue côte sans stations balnéaires, sans infrastructures touristiques ! Pourquoi ? Atyraou n'est pourtant pas loin.

En roulant, je maudis la mappemonde de ma chambre et sa mer Caspienne, petite tache bleue entourée de jaune. Pourquoi faut-il toujours qu'en la regardant, je me



Kazakhstan, je dois réparer une crevaison dans un petit cimetière en bord de route.

demande "à quoi peuvent bien ressembler les paysages ici ?", "cette route là ?", "cette mer ?". Ma curiosité est assouvie. Maintenant, je sais que cette route est nulle et qu'on n'y voit même pas la mer. J'aurais préféré l'apprendre dans un documentaire télé que pendant quatre jours sur ce vélo !

En pédalant, mes seules distractions sont le walkman et le compteur. J'écoute "Fatigué" de Renaud, et "S'asseoir par terre" de Souchon. Avec le compteur, je m'amuse à calculer ma moyenne kilométrique tous les quarts d'heures ou toutes les demi-heures. Cela fait un peu passer le temps.

Le désert, le désert, le désert. Après quatre jours de vélo, mon arrivée dans la grande ville qu'est Atyraou, a été comme un mirage. Je me sens tellement las. Tout d'abord physiquement. Je n'ai le courage de ne rien faire. Je manque de vitamines, je suis fatigué. De plus, depuis la Crimée, mon genou gauche me fait de plus en plus mal, malgré de nombreux passages de pommade.

Le moral n'est pas très haut. Le fond du problème, je crois, c'est que j'en ai marre de bouger tout le temps. J'aurais besoin de m'installer quelque part pour longtemps. Mais pas un endroit au Kazakhstan. Chez moi, ce serait parfait. Ici, la chaleur m'accable.

C'est la première fois depuis mon départ d'Odessa que j'apprécie moins le voyage. Comment retrouver cette énergie ? J'ai beaucoup d'efforts à faire dans les prochains semaines. Séb n'arrive que dans une vingtaine de jours.

J'ai décidé de rester encore deux nuits

dans cette église catholique polonaise qui m'accueille. J'aurai le temps d'écrire, de me reposer, de visiter la ville... J'ai mis mon linge dans une machine, je me suis acheté de nouvelles chaussures. Des luxes réconfortants.

12 juin

Kilomètres parcourus à vélo : 3118

Thècle était persuadée qu'il suffisait d'un bon moral pour que le physique accepte les successions de côtes sans problème. J'ai l'impression que c'est le contraire. Ces quelques jours à Atyraou m'ont permis un bon repos physique et du coup... le moral est revenu ! Je reprends du plaisir à pédaler, à rencontrer, à interroger. Je sais que mon étape jusqu'à Beyneu va être très dure, mais j'ai décidé que ce serait un défi personnel. Je veux pouvoir tracer un trait continu sur la carte entre Astrakan et Beyneu, et dire : "J'ai fait tout cela à vélo".

Les vents sont toujours violents et je tiens le coup malgré la perte de mon walkman (cassé) et de mon compteur (volé). Curieusement, depuis ces pertes, je ne me suis plus jamais ennuyé sur la route. Je réfléchis à mille et une choses et, dans les moments où mon esprit n'a plus rien à quoi s'accrocher, je pense à quelqu'un de particulier dans mon entourage, à mes relations avec lui, à la manière dont je vois notre avenir, etc. Chaque matin, je définis ainsi "la personne du jour".

Ce qui m'a remonté le moral aussi, c'est de voir que j'avais beaucoup avancé. Mine de rien, j'ai franchi une étape importante du périple : je suis sur un autre continent ! J'avais choisi ce parcours pour constater de mes propres yeux le passage de l'Europe à l'Asie. Odessa et Tachkent



Aquistaou (Kazakhstan), un gros village vivant du pétrole. Mon copain kazkh (à ma gauche) est technicien dans une raffinerie. Il m'invite dans le resto qu'il a pu monter avec son salaire.

ne sont pas sur le même continent, personne n'en doute. Mais où commence l'Asie ? Est-ce à la frontière du Kazakhstan parce que le nom de ce pays est en "stan", ses habitants musulmans et parce qu'il n'y a pas de chameau en Europe ? Est-ce à Elista parce que les

gens s'assoient accroupis, comme on ne le fait jamais chez nous ? Est-ce au milieu d'Atyraou parce que c'est là que passe l'Oural, la rivière qui sépare officiellement les deux continents ?

A moins que... et c'est la théorie qui me séduit le plus... L'Asie ne commence qu'après Atyraou. En effet, d'Astrakan à cette ville, il y a beaucoup de routiers russes et donc de "Cafés". On parle très souvent russe, on est encore un peu en Russie. Mais après cette grande ville pétrolière, il n'y a plus que des "Chayanats", chay voulant dire thé. L'intérieur ne diffère pas toujours des "Cafés" (bien que, dans les chayanats, on ait généralement le choix entre manger assis ou allongé), mais le changement de dénomination montre bien un passage symbolique d'une culture d'Occident à une culture d'Orient... Me voilà donc en Asie !

Je suis à Kulsary, une petite ville plantée en plein désert. Le curé d'Atyraou m'avait laissé l'adresse d'un catholique kazakh vivant ici. La communauté est toute petite, même pas une dizaine de personnes, et les prêches se font dans ce petit appart' dans lequel une chambre fait office de lieu de culte.



La rivière Oural traverse Atyraou. Elle sépare officiellement l'Europe et l'Asie.

C'est un vieil homme qui m'a accueilli. Il m'a tout de suite emmené dans la salle d'eau où il n'y a pas l'eau courante. Il m'en a versé lui-même sur les mains, m'a invité à me déshabiller pour que je me lave le torse.

Petit repas avant lequel j'ai dû moi-même faire le signe de croix auquel j'avais été habitué dans mon église polonaise. Il veut devenir prêtre, mais il a du boulot, le bougre. Il me montre ensuite la "chambre" dans laquelle je mettrai mon sac de couchage par terre. Il s'agit ni plus ni moins de la pièce du culte à la vitre transparente... Je n'ai jamais eu autant de saints autour de moi. Mon hôte, lui, dort dans une pièce vide à côté.

Et puis, tout à l'heure, il me propose une sortie. Je ne comprends pas où il veut que nous allions. Je le suis et nous finissons aux bains publics. Il m'a prévu une serviette d'environ trente centimètres de long.

## Lire chroniques 12 et 13

15 juin 2004

Kilomètres parcourus à vélo : 3438

J'ai besoin de pauses de plus en plus longues et de plus en plus confortables. Ce repos sur les bords de la Caspienne est largement mérité. Quatre jours de traversée du désert, 130 kilomètres de pistes, des paysages de raffineries, le cagnard de plus en plus présent, et bien sûr, des vents contraires... Qui dit mieux ? Les Hollandais de Beyneu, c'est vrai ! Frank pédale depuis plus de 20 ans à travers le monde. Il a écrit neuf bouquins. Je me demande ce qu'il peut bien y raconter car les rencontres ne l'intéressent pas, il n'a aucune envie d'apprendre le russe et il trace systématiquement, sans même visiter les lieux un peu touristiques. Il a prévu de passer à quelques dizaines de kilomètres de Khiva une des plus belles cités d'Ouzbékistan, mais il ne veut pas faire de détour... Pour lui, ça n'a aucun intérêt ! Nous ne partageons pas la même philosophie du voyage, mais le personnage reste éminemment sympathique. C'est la première fois qu'il voyage accompagné. Alvine, son ami, a aussi la cinquantaine. Je l'ai trouvé cloué au lit, ne mangeant que des bananes et du charbon pour faire



Ce garage de Beyneu (Kazakhstan) est rempli d'Ouzbeks. Pour eux, ce pays gorgé de pétrole est un eldorado et les plus chanceux peuvent venir y travailler.

passer les diarrhées qui l'anéantissaient. Le pauvre a du mal à suivre : "Franck est un peu fou. Il adore pédaler en pleine chaleur, au moment le plus chaud de la journée. Hier, il y avait juste quelques petits nuages, mais ça a suffi pour qu'il ait froid et mette son gilet !" me confie-il. Je lui ai dit que dans l'état où il était, c'était fou de vouloir traverser le désert jusqu'en Ouzbékistan. Je me demande où en est ce pauvre homme aujourd'hui. Je doute qu'il ait suivi mon conseil.

Moi, ici depuis deux jours avec la belle Léna et ses yeux verts, je me sens comme un poisson dans la Caspienne. Son

accueil me donne presque les larmes aux yeux. C'est son beau qui m'a filé son adresse alors que je ne le connais pas vraiment. Un beau qu'elle n'apprécie pas beaucoup d'ailleurs, et pourtant, elle est polie comme tout, gentille comme tout. Elle m'a accueilli avec du caviar !

Quand elle revient du travail, nous allons nous balader avec sa fille au petit parc d'attractions, à quelques minutes de notre



A ma grande surprise, on n'a pas accès à la mer Caspienne d'Atyraou (Kazakhstan). Pas question de repartir sans la voir, je pars en train à Aktaou...

immeuble. Nous mangeons avec sa mère et son beau-père. C'est avec le plus grand naturel que je partage leur quotidien. Certes, la barrière de la langue ne facilite pas les choses, en particulier avec la mère de Léna, qui, bien qu'adorable, ne peut s'empêcher de me hurler dessus pour que je la comprenne mieux et de rester perplexe quand, malgré ses efforts, je réponds à côté. Bon, au moins, je progresse...

Je suis quand même un peu vexé parce qu'hier, Léna est allée en boîte après le travail, sans repasser à la maison me chercher. Je déploie tous les efforts possibles pour paraître extrêmement sympathique et drôle, mais... je crois que malgré sa politesse, elle me considère un peu comme un extraterrestre.

Il faut dire que nous sommes assez différents. Elle, toujours sur son 31, avec ses mini-jupes, ses décolletés moulants et ses lunettes de soleil de marque sur le nez. 27 ans, divorcée, avec une fille... C'est le moment où jamais pour elle de trouver un nouveau mari. Et moi, qui débarque dans un état de puanteur extrême, dont le maillot de bain est rose fluo et dont le vêtement le plus chic est un pull rétréci par un lavage à 50°. Je ne vous dis pas comme je roule des mécaniques quand je marche avec elle dans la rue... Il n'est pas beau mon voyage ?

17 juin 2004

Kilomètres parcourus à vélo : 3438

Léna croque sa vie dans toute sa simplicité. Toujours au présent, elle est heu-

reuse quand l'hiver est fini, quand l'eau n'est pas trop froide ou quand elle peut profiter des distractions de la ville : les boîtes de nuit, le cinéma, le parc, la pêche à l'écrevisse, les pique-niques sur la plage et le resto où l'on peut manger des brochettes près de la mer. La belle Léna a mon âge, et pourtant, je me sens tout petit à côté d'elle. Une fille qu'elle élève seule depuis quatre ans, un mari qui se droguait, puis picolait, puis la trompait. Et moi qui me balade pour découvrir le monde, comme un adolescent, pas marié, pas d'enfants, pas de responsabilités. Ça doit la ramener loin dans sa jeunesse une vie comme la mienne.

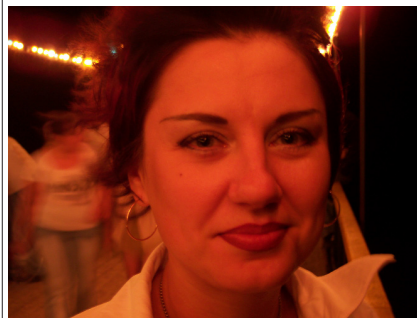
Qu'elle est belle avec son brushing parfait, ses ongles à fleurs et ses yeux rieurs. Qu'elle est belle sur la plage à poser sur mes photos comme une diva. J'aimerais lire dans ses pensées. Me voit-elle comme un bonhomme immature parce que je tape systématiquement la discute avec tous les gens que nous rencontrons dans la rue ? Me prend-elle pour un imbécile à cause de mes phrases qui ne font jamais plus de cinq mots et qui comprennent toujours au moins une faute ? Suis-je un boulet qu'elle se sent obligée d'amener avec elle lorsqu'elle se balade avec sa fille ? Est-ce de la gentillesse ? Est-ce de la politesse ?

19 juin 2004

Kilomètres parcourus à vélo : 3438

Je crois que j'ai marqué un point hier. Elle m'a emmené dîner avec des amis à elle. Mon projet les a impressionnés et en plus, je les ai fait rire. Ils trouvaient extraordinaire que je sois venu d'Odessa à vélo, que j'aie ensuite si loin, que j'écrive mes impressions sur internet et que j'ai appris le russe en si peu de temps. Jusque-là, j'avais toujours eu l'impression que Léna trouvait tout cela, somme toute, normal. Mais pour la première fois, j'ai lu un peu de fierté dans ses yeux. Fierté que je sois son hôte.

## Lire chronique 14



... où je rencontrerai la belle Léna.

## Chronique 12

### La traversée du désert

Beyneu,

Un si long silence qui s'explique par une traversée du désert, une vraie... Après avoir quitté mon bouvier, j'ai eu droit à quatre jours de steppe sous le cagnard. Ai-je été victime de mirages ? Je ne sais pas, mais j'ai vu des chameaux là où je pensais voir la mer Caspienne. Celle-ci était, paraît-il, à quelques kilomètres de ma route, mais sans accès par un chemin goudronné.

Épuisé à rechercher du ravitaillement sur les petites rues en terre de chaque village que je croisais, j'ai vite eu le moral dans les chaussettes (et mes chaussettes sentent mauvais !). Était-ce vraiment le voyage dont j'avais rêvé ? Au milieu de cette traversée du désert morale, j'ai eu une apparition salvatrice, celle d'un routier polonais me proposant de venir loger dans l'église catholique d'Atyraou, "la" grande ville au nord de la mer Caspienne. Je ne me suis pas fait prier... et suis même resté quatre jours auprès de mes Pères polonais ! Parmi leurs fidèles, des étrangers qui sont de passage dans cette région qui regorge de pétrole, et des Kazakhs d'origine allemande ou polonaise, deux minorités implantées dans la région depuis plusieurs siècles. L'Église orthodoxe ne voit pas d'un très bon œil que les cathos s'intéressent à ces populations très "russifiées", mais pourtant sans passé orthodoxe.

Tous les citadins, d'une manière générale, parlent le russe au quotidien. Le kazakh, est surtout utilisé par les villageois, qui restent malgré tout bilingues. Du coup, dans les écoles, la part des cours en russe et en kazakh varie d'un endroit à l'autre...

Après avoir retrouvé des forces, j'ai repris ma traversée du désert (qui n'était plus morale, cette fois). L'épreuve était devenue moins une corvée qu'un défi. Je voulais aller aussi loin que possible à vélo, c'est-à-dire jusqu'à Beyneu. Depuis mon arrivée au Kazakhstan, les habitants ne savent plus vraiment où est Odessa... Cela ne les empêche pas d'être très curieux et très accueillants. Ils me proposent souvent de venir loger chez eux : depuis une dizaine de jours, je n'ai passé qu'une nuit dans ma tente ou dans un hôtel !

Cette dernière nuit était à Tengis, à l'est de la mer Caspienne. En plein désert, une raffinerie et une ville sont sorties de terre il y a moins de vingt ans. Quasiment qu'en préfabriqué, ce drôle d'endroit ressemble à un camp militaire où logent les nombreux ouvriers locaux et étrangers travaillant autour de la raffinerie.

Enfin, cette partie du trajet a aussi été marquée par des crevaisons à répétition sans doute dues à l'usure de mes pneus et au mauvais état des routes. Mais j'ai survécu à toutes ces épreuves et elles prennent peu à peu la douce teinte du souvenir !



Au Kazakhstan, assez régulièrement, l'asphalte s'arrête pendant quelques kilomètres. Il faut alors gérer les crevaisons, la poussière des voitures, etc.

## Chronique 13

### Mes Kazakhs et moi...

Aktaou,

Mon hôte ne se demande pas quelle légitimité j'ai à m'installer plusieurs jours chez elle. Comme si j'étais un ami de longue date, cette Russe de 27 ans me fait naturellement partager son appartement avec sa fille, sa mère et le compagnon de cette dernière. Pourtant, si je suis là, c'est juste parce que j'ai débarqué dans le garage où travaille son beau-frère, à quelques centaines de kilomètres de là, pour demander à ce que l'on me garde mon vélo le temps d'un petit détour en train jusqu'à la mer. Et me voilà à Aktaou avec cette jeune femme aux ongles maquillés de fleurs, et qui se pomponne pour la moindre sortie. Il faut dire que nous sommes dans un endroit branché...

Entre la mer et le désert, cette ville a fermé ses mines d'uranium pour devenir un haut lieu touristique local. Ce n'était pas gagné d'avance pour cet alignement d'immeubles sans fin, où les rues n'ont même pas de nom et où les adresses ne sont que des suites de chiffres. J'habite au 11-1-45. Pas très poétique, mais qu'importe, je me sens bien ici. Je prends des cours intensifs de russe et rééquilibre mon bronzage cycliste sur les bords de la Caspienne et de son eau transparente. J'ai prévenu mon hôte : je ne sais pas combien de temps je vais rester...

Le Kazakhstan ne m'a décidément amené que de chaleureuses rencontres. J'ai aussi bien pénétré le quotidien des habitants des plus petits villages que des grandes villes. Il y eut cette famille russo-kazakh où le fils écoutait Eminem et découvrait son nouvel ordinateur. Si proche de nous et pourtant si loin : pas une seule route goudronnée dans son village. Il y eut cette dame chez qui j'ai atterri pour cause de vents trop

violents. Elle aidait sa voisine, veuve depuis 40 jours, à préparer un repas pour cet anniversaire. Ici, on se réunit 40, 100 jours, puis un an après la mort de quelqu'un. Je me suis fait tout petit et suis allé jouer avec les enfants... Il y eut ce technicien travaillant dans le pétrole et qui a créé, grâce à son salaire, un café et un "salon" avec jacuzzi, sauna et billard dans un de ces petits villages du nord de la Caspienne. Et puis le beau-frère de Léna. Provisoirement à Beyneu, minuscule ville-carrefour au milieu du désert. Les repas de cet homme au passé un peu trouble sont bien minces : une salade d'algues et du pain. Mais il compte bien rebondir. Il sait qu'il y a un trésor dans le désert, à quelques centaines de kilomètres de là et il a déjà investi 2000 dollars dans un détecteur de métaux acheté à Moscou.

Une vraie galerie de personnages que j'ai pu comprendre un peu grâce à mes progrès en russe. J'ai essayé de ne pas trop peser sur eux financièrement ou de compenser ma présence par quelques cadeaux. Grâce à eux, je garderai un beau souvenir du Kazakhstan malgré son désert, sa chaleur, ses routes. Dans un autre style, je vous signale une autre rencontre sympa : deux Hollandais à vélo. Ils vont bien plus loin que moi et l'un d'eux roule depuis 25 ans ! C'est en train que je vais terminer ma traversée du désert, histoire d'éviter toute cette partie où, paraît-il, il n'y a même plus de routes et où les chauffeurs s'orientent grâce à leur système GPS ou à l'étoile du Nord. Je me retrouverai ensuite en Ouzbékistan. Mon arrivée sans devise locale et avec mes lourds bagages m'inquiète déjà. Mais le plus dur semble derrière moi...



Aktaou (Kazakhstan), des jeunes sortent de la mosquée. L'un d'eux à l'emblème communiste sur son T-shirt !

## Chronique 14

### Dans ma famille kazakh, les Russes

Au bout de quatre jours dans ma famille kazakh, je commençais à me sentir chez moi. Un lit douillet, le câble, des cybercafés, des plages, des restos au bord de la Caspienne, des marchands de glaces à tous les coins de rues (au sens strict du terme), une charmante professeur de russe... J'avais d'autant moins d'empressement à partir que je bénéficiais d'un peu d'avance sur mon planning et de quelques nouveaux droits sur la télécommande. Toujours comme si j'étais un vieil ami de la famille, mes hôtes ont fini par me proposer un appart pour moi tout seul pour la semaine suivante. J'ai refusé : j'ai encore des endroits "où personne ne part" à découvrir et à faire découvrir !

Mais cette petite semaine à vivre au rythme de cette famille m'a appris plein de choses : entre les piqueniques sur la plage et les nombreuses rencontres d'amis, j'ai fini par un peu mieux décrypter les choses, même si j'ai rencontré assez peu de Kazakhs de souche.

Ma famille est d'origine russe, comme la plupart de ses amis. Certes, il y a un mélange entre les deux populations, certes les Kazakhs des villes sont très russifiés, mais malgré tout, des différences et des frontières demeurent : le niveau de vie, les traditions, la religion (même s'ils sont peu pratiquants, les Kazakhs sont musulmans et les Russes orthodoxes, ce qui ne simplifie pas les mariages mixtes !). D'ailleurs

sur leur passeport, tous les Kazakhs ont inscrite, ce qu'ils appellent leur "nationalité", mais qui est en fait leur origine ethnique.

Les Kazakhs russes de souche que j'ai rencontrés, semblent se considérer comme un peu délaissés depuis l'indépendance du pays. Les Kazakhs ethniques ont connu une certaine ascension sociale quand beaucoup de Russes ont préféré rejoindre la Russie. Ce qui semble gêner le plus ceux que j'ai rencontrés, c'est la manière dont la langue kazakh s'impose aussi bien sur leurs papiers qu'au travail. Ils se plaignent des difficultés à trouver du boulot pour ceux qui ne parlent pas kazakh. Pendant combien de temps encore tout match de foot diffusé à la télé sera-t-il commenté et en kazakh et en russe ? Imposer une seule langue au pays semble d'autant plus dur que les Kazakhs de souche ne représentent que 50 % de la population du pays ! Les autres sont russes, ukrainiens, tatars, etc. En tout cas, tout le monde fait la fête ensemble pour le nouvel an kazakh (en mars) et russe. Les Russes ne distinguent pas Noël de la nouvelle année, ce qui semble assez logique : il est né le 25 décembre de quelle année ce brave Jésus ?

Sur cette question hautement philosophique, je vous laisse. J'espère que ceux qui partent en vacances n'oublieront pas complètement notre site. Et que les autres continueront à voyager avec nous !



Léna est une Kazakh, mais elle est russe de souche.

20 juin 2004  
Kilomètres parcourus à vélo : 3438

Les grands yeux verts de Léna, moi je  
n'y croyais pas  
Ses yeux de verre, ces yeux, envers et  
contre tout,  
Il faut en venir à bout de ces yeux vers  
Qui je me tends, me détends,  
Avec qui je m'entends et m'étends

J'avais vu de grands yeux, bien avant  
Bien brillants, bien des fois, autrefois  
Mais si verts et si mûrs à la fois  
Non jamais  
Et le ver est en moi, je ne peux décro-  
cher son regard  
Raccrocher, oublier...

Tous ces cygnes, cygnes blancs, font un  
cœur de leur cou  
Tous ces signes positifs, de la main,  
d'impatience

Avant-coureurs, d'un coureur qui tombe  
Qui tombe bien, qui tombe mal  
Qui tombe de haut

Quand elle épuise des trésors de  
patience pour parler le russe comme je  
le parle, quand elle me montre par ses  
gestes que je peux rester là, dans l'appart  
familial autant que je le voudrai, quand  
elle me montre où est l'après-shampoing  
et me coupe les ongles... Moi, je fonds.  
Et c'est comme un miracle. Nos mots se  
comprennent, nos gestes se touchent,  
nos langues s'entendent. Nous ne som-  
mes donc pas si loin. J'oublie que je lui  
parle un drôle de russe. Elle oublie que  
je lui parle étranger, et ensemble, nous  
regardons les étoiles, nous regardons la  
mer. Et puis, elle me dit quelque chose  
que je ne comprends pas et je me rap-  
pelle qu'elle parle russe et moi pas.  
La "barrière" de la langue... Le monde  
ne serait-il pas plus simple s'il n'avait

qu'un seul langage. Si je pouvais aller au  
fin fond des forêts thaïlandaises deman-  
der aux indigènes leurs plus belles rai-  
sons de vivre, puis revenir ici pour les  
raconter à Léna. Serions-nous vraiment  
moins riches avec une seule langue ?  
Non puisqu'on se comprendrait mieux.  
Mais j'ai peur pourtant de la franchir  
cette "barrière". Si Léna parlait ma lan-  
gue, aurais-je décrypté toute sa beauté ?  
Aurais-je envie de la prendre dans mes  
bras pour la remercier de tout ce qu'elle  
m'a remis ? Lui pardonnerais-je ses jour-  
nées entières à ne rien faire ? Sa vie sans  
lectures ? Son absence d'envie d'aller à  
Samarkand ? À côté de combien de  
"Lénas" suis-je passé en France ? J'ai  
peur, alors je reste du bon côté de la  
"barrière" et je ne parle plus.

Lire chroniques 15 et 16



Une journée de train entre le Kazakhstan et  
l'Ouzbékistan. Il est rempli d'Ouzbeks qui ont vendu  
des marchandises au Kazakhstan.



Entre les repas, les thés et les marchands de tutus, les  
passagers n'ont pas le temps de  
s'ennuyer.



A Mouniak (Ouzbékistan), ancien port de la mer d'Aral. L'eau est loin, très loin. Et  
le sable de ce drôle de désert, rempli de coquillages.



## *Chronique 15*

### **Ces gens qui envient les Kazakhs !**

Mon guide touristique m'avait prévenu : je suis arrivé dans une des régions les plus tristes de la planète. Tant qu'à faire, j'ai commencé par la ville la plus déprimante, Mouniak, ancien port de pêche de la mer d'Aral, aujourd'hui sur les bords d'un océan de dunes et de steppes où ne flottent que des petits coquillages et quelques bateaux rouillés. Plus impressionnant encore est le silence... Une route traverse la petite ville, mais il n'y a quasiment plus aucune voiture dessus. Les habitants marchent en silence dans ce qui devient peu à peu, un banal village avec une école et un collège surdimensionnés et vivant de l'élevage ou de l'agriculture des terrains environnants. Tout est triste ici. Les vieux restent, souvent faute d'avoir assez d'argent pour partir dans une plus grande ville. Les jeunes, eux, sont rares. J'ai pu faire un tour dans ce qui reste de l'ancienne conserverie de poisson. La mer disparue, on a fait un temps venir du poisson de la Baltique jusqu'ici ! Mais, surprise, ce modèle économique n'a pas duré longtemps ! J'ai d'autant plus vite filé de cet endroit pour dépressifs chroniques que, pour ajouter à la vision paradisiaque du paysage, j'étais malade comme un chien. Bienvenue donc dans l'ouest de l'Ouzbékistan, dans cette région qui a un nom à la Tintin : le

Karakalpakstan. En descendant du train (le voyage vaudrait à lui seul vingt chroniques), je suis arrivé dans une autre dimension. Vu d'ici, le Kazakhstan est un Eldorado, c'est dire ! Mon hôte, rencontrée dans le train, fait d'ailleurs ses maigres entrées d'argent en y revendant de la viande ouzbek. Ici, on n'a plus un ou deux enfants, mais au moins cinq, les magasins sont vides, les prix plus bas que jamais et chez mes hôtes, les mouches accompagnaient nos repas ! Les Karakalpaks ont une langue un peu différente de l'ouzbek et assez proche du kazakh. On m'a expliqué que beaucoup faisaient inscrire sur leur passeport qu'ils étaient d'origine Kazakh pour pouvoir plus facilement aller travailler là-bas.

Et pourtant, les paysages que je traverse sont plus verts que de l'autre côté de la frontière, grâce à l'irrigation du fleuve immense qui passe ici : l'Amou-Daria. Imposés à l'époque soviétique, les champs de coton pullulent et leur surconsommation d'eau est la principale cause de l'assèchement de la mer d'Aral (j'ai bien dit à l'agriculteur que j'ai rencontré, d'arrêter tout de suite sa culture, mais il a fait semblant de ne pas me comprendre !). Je suis donc passé de la sécheresse, à la chaleur étouffante et humide ! Mais je préfère...

## *Chronique 16*

### **L'Ouzbékistan loin des touristes...**

Ça y est, Seb m'a rejoint, tout enjoué à l'idée de traverser le désert pendant quatre jours. Je l'ai de suite mis dans un taxi pour Mouniak afin qu'il relativise les joies de l'existence, comme je le fais depuis mon passage dans cette ville et depuis que je subis un autre passage (digestif celui-là) difficile. Mon état est sûrement dû à ce poisson partagé à l'ombre d'un saule pleureur, au milieu des canaux d'irrigation de l'Amou-Daria. Nous étions dans un ancien kolkhoze, devenu un petit restaurant où peuvent loger, pour pas cher, les routiers de passage. Mon compagnon de table (enfin... de sol, vu que l'on mange par terre) m'a vite proposé de venir loger chez lui, avec sa femme et ses deux enfants. Ça ne posait pas de problème vu qu'il "était riche". C'est une fois la proposition acceptée que j'apprenais qu'il était sorti de prison il y a 4 ans, après 15 années derrière les barreaux. Quant à sa richesse, je l'ai vite relativisée : dans la maison, pas plus de tables et de chaises que dans mon restaurant. Je remarque juste, tout autour des pièces vides, de belles étagères avec un peu de vaisselle. Le vrai signe extérieur de richesse, je n'en prends conscience que le lendemain matin. "Je dois rentrer chez moi, me dit-il. - C'est pas ici chez toi ?

- Si, mais je dois aller chez ma première femme." Et oui, la polygamie est rare en Ouzbékistan, mais pouvoir entretenir deux ménages est une preuve de prospérité. Me voilà donc seul avec cette deuxième épouse, jusque-là silencieuse. Elle se met de suite à me parler. Elle a 30 ans, lui 45. Elle ne l'aime pas et dit s'être retrouvée là à cause de la mafia locale. Je ne comprends pas tout. Je la quitte impuissant et des larmes pleinent le cœur.

L'Ouzbékistan est décidément un tout autre monde. On peut pourtant visiter le pays en ne côtoyant que d'autres touristes et en s'épargnant la confrontation à cette misère. Entre les quatre grandes villes touristiques locales, les nombreux voyageurs se retrouvent régulièrement et partagent leurs découvertes et leurs bons plans. Quasiment tous ceux que nous avons rencontrés font des voyages de plusieurs mois. Ainsi à Khiva, splendide étape de la Route de la soie, j'ai retrouvé mes cyclistes hollandais rencontrés au Kazakhstan. Ils avaient décidé de faire à vélo la traversée du désert que j'ai faite en train. Malade, Alvine a abandonné au bout d'un jour. Quant à Frank, il a cassé son cadre le troisième jour ! J'ai décidément bien fait de m'épargner cette épreuve !

25 juin

Kilomètres parcourus à vélo : 3678

L'Ouzbékistan semble être le carrefour des routards au long cours et tous ces forts caractères ont leur philosophie inébranlable du voyage. Les deux Françaises d'hier font un tour du monde depuis plus de trois ans sur des VTT bas de gamme, alors, elles s'écoutent parler, un brin méprisantes pour mon périple et mes problèmes de vent. Leur moteur à elles, c'est de pédaler ou de dormir au milieu de la nature.

Le couple d'Allemands que j'ai croisé, lui, n'a pris que dix mois pour son voyage. Leur dada à eux, c'est d'être à cheval sur



Khiva (Ouzbékistan), une des grandes étapes de la Route de la soie...

leur vélo et de considérer chaque étape comme un défi sportif. Pas question de prendre le bus, pas de détours, on avance. Les rencontres : quand elles se présentent, on les prend, sinon, on s'en passe.

Damien est Belge. Il voyage à travers l'Asie depuis un an et pendant encore un an, comme un touriste ordinaire. Il est encore plus malade que moi, pourtant, cette fatigue ne lui amène pas la moindre nostalgie de la Belgique. "Il faut un certain temps pour se désintoxiquer de son propre pays" m'explique-il avec malice. Comment font-ils pour partir si longtemps ? Moi, je donnerais cher pour une toute petite journée en France, depuis que j'ai découvert une nouvelle frontière marquant le passage en Asie. Elle est précisément entre le Kazakhstan et l'Ouzbékistan : c'est l'endroit où l'Occidental moyen chope ses premières diarrhées aiguës ! Ainsi, ce sont mes toilettes et la nourriture française qui me manquent le plus.

Mais au-delà de cela, j'ai compris que je ne pourrais pas poursuivre éternellement cette vie de bohème. Les émotions sont trop fortes, elles ne me laissent pas indemnes.

Tous ces voyageurs, mine de rien, se protègent en n'allant pas, comme je le fais, systématiquement à la rencontre des gens. Je trouve que la planète est beaucoup trop

petite pour ne pas essayer de cerner un peu mieux ses habitants, de mieux comprendre leurs joies et leurs peurs, de compter les étoiles avec eux, de sentir leurs vertiges, leurs rêves et leurs angoisses, de les plaindre, de les aimer, de les pleurer. Alors bien sûr, quand on voyage comme cela, on vibre en permanence et on ne respire que de grandes bouffées d'oxygène, de celles qui vous donnent le vertige.

Et quand on n'apprend pas sur les autres, on apprend sur soi. C'est le cas durant les longues heures de solitude sur le vélo où seuls les fantômes arrivent à vous suivre. Impossible donc de poursuivre une expérience si intense plus longtemps. Je ne peux pas, je ne veux pas porter tout cela seul, dans mon coin, sur ma route, sur mon vélo. Il me faut le partager, le digérer.

Une des grandes émotions de ces derniers jours a été la rencontre avec cette femme dont le mari est polygame. J'enrage de ne pas avoir compris tout ce qu'elle m'a expliqué quand je lui ai demandé pourquoi elle était mariée avec cet homme qu'elle n'aimait pas. J'ai quand même retenu un des mots clefs de sa phrase. Je l'ai répété à Damien, qui est bilingue, mais il n'a pas compris de quel terme il s'agissait.

#### Lire chronique 17

7 juillet

Kilomètres parcourus à vélo : 4203

Une sorte de routine du voyage s'est installée en très peu de temps. Il faut dire que cette façon de voyager n'est pas idéale pour visiter l'Ouzbékistan. Le pays a ses trois grandes villes ultra-touristiques dans lesquelles on retrouve toujours les mêmes Occidentaux qui se donnent des nouvelles les uns et des autres. J'ai ainsi appris que Damien s'était fait rapatrier suite à l'hépatite qu'il avait contractée et que les deux Hollandais avaient fini par se séparer après s'être battus ! Le voyage au long cours vous pousse à bout.

Au milieu de tous ces touristes, je ne me



...j'y vois les premiers touristes.

sens plus au bout du monde comme dans les petites villes perdues du désert kazakh ou comme dans les villages russes et kal-mouks.

Séb m'a rejoint avec un stock de journaux. Entre ces grandes villes, nous feuilletons les pages du *Monde*, allongés dans nos chayanats, en digérant notre soupe aux vermicelles, nos brochettes d'agneau ou notre riz aux carottes et à la viande. Nous sommes toujours plongés dans le même genre d'ambiances exclusivement masculines où se côtoient des routiers, des voyageurs ouzbeks et des restaurateurs. Les rencontres ne sont pas vraiment un problème. Un peu las de répéter que je viens d'Odessa (plus personne ne sais vraiment où c'est) et que je vais à Tachkent (ce qui n'est pas vraiment impressionnant), je laisse Séb gérer nos relations publiques. Ça lui permet d'apprendre le russe et ça me laisse un espace pour me plonger dans l'actualité française du mois précédent.

Je me suis lassé de tant de sollicitations. Il faut dire que, chez les Ouzbeks, tout passe par la parole. Leurs seules lectures sont des journaux de mots fléchés, alors, ils ne comprennent pas que l'on puisse avoir envie de bouquiner seuls dans un coin de la chayanat, avant de nous endormir. A peine le marchand de sable a-t-il jeté ses premiers grains, que nous assis-



Essayage de chapeaux ouzbeks d'hiver, avec Sébastien (à droite).

tons à un débarquement d'Ouzbeks dans notre pièce, avec à sa tête, le chef du restaurant, tout fier de présenter les deux Français à bicyclette à des clients qui s'empressent de nous serrer la patte.

En général, je leur tends ma main, propre, avant de me replonger immédiatement dans mon journal, tandis qu'ils s'assoient tranquillement autour de nos lits. Séb réexplique le parcours. Mais très vite, l'Ouzbek se laisse distraire par les quelques objets sortis de notre sac. Il les tâte alors les uns après les autres en demandant systématiquement, "C'est quoi ça ?". Tout y passe : nos cartes, nos livres, notre tapis de sol, notre duvet, notre réveil, notre sacoche et enfin, le journal que je suis en train de lire.

## Chronique 17

### Sur la Route de la soie

Boukhara,

Tachkent, l'étape finale du voyage est à moins de 600 kilomètres. Odessa me paraît si lointaine... Ça sent la fin du voyage et je réalise la chance que j'ai eu de passer de l'Europe à l'Asie à la simple force de mes jambes, en pouvant contempler chaque petit changement de paysage ou de culture... Quels points communs entre l'Ukraine aux belles églises orthodoxes et Boukhara, d'où je vous écris, et ses mosquées plusieurs fois centenaires ? Le fait que ces bâtiments religieux ne sont jamais très remplis, les tubes russes de l'été qui arrivent encore à mes oreilles de temps en temps, la langue russe que l'on comprend encore. Mais c'est à peu près tout. Certains kilomètres vous amènent plus loin que d'autres. Depuis la frontière kazakh, je n'ai quasiment pédalé que dans des déserts, comme pour montrer le gouffre entre l'Europe slave et l'Asie centrale.

Et c'est encore du désert que nous avons traversé pendant quatre jours, au fin fond de l'Ouzbékistan. Le soleil du mois de juillet rend les conditions physiques particulièrement dures, même si nous évitons de pédaler aux heures les plus chaudes. De midi à 16 heures, nous comatons dans les petits restaurants qui parsèment le désert. En reliant les différentes étapes de la Route de la soie, nous empruntons sans doute les mêmes chemins que les commerçants du début du millénaire. Après Khiva, Boukhara et bientôt Samarkand.

Toutes ces villes foisonnent de medressas, de mosquées, de mausolées et donc... de touristes. Quant à la population locale, à Boukhara (comme à

Samarkand), elle est d'origine tadjik. Le Tadjikistan voisin digère d'ailleurs assez mal d'avoir perdu ces villes prestigieuses suite au découpage soviétique de 1924.

Les Tadjiks locaux ont un dialecte assez éloigné de la langue de leur "mère-patrie". Pas très bien vus là-bas, ils connaissent ici une rivalité sournoise avec les Ouzbeks de souche. Malgré cela, une très grande partie d'entre eux se dit et se fait enregistrer sur leur passeport, comme "Ouzbeks". Explication avancée par l'une d'elles : "C'est moins facile de trouver du travail quand on est enregistré comme Tadjiks".

Seule leur langue les différencie des autres Ouzbeks. La religion, les vêtements (les femmes aux robes multicolores) ou les coutumes sont les mêmes. Ces dernières ne sont pas vraiment d'avant-gardes. Cette Tadjik de 20 ans nous expliquait l'obéissance que les femmes devaient à leur mari ou à leurs parents. Les siens sont sévères et pas question pour elle de sortir seule après 19 heures et encore moins d'aller en boîte (les seules femmes qui les fréquentent, d'après elle, sont les Russes). Elle n'a jamais été à Samarkand ou Khiva : "Je ne peux pas y aller sans mes parents et ils n'ont jamais le temps pour cela. Quand je serai mariée, j'irai peut-être là-bas avec mon mari". Bien qu'encore célibataire, elle compte se marier l'année prochaine.

Mais ne noircissons pas la situation de la femme. Notre amie a déjà eu un petit copain, a refusé sa main à plusieurs de ses camarades d'université, etc. Et puis ici, les femmes ne portent pas le voile, travaillent, s'expriment, etc.



Ancienne medresa (école coranique), à Boukhara (Ouzbékistan), autre étape mythique de la Route de la soie.



Les "chayanats", petits restaurants où nous dormons le plus souvent, en Ouzbékistan.

S'ensuit alors irrémédiablement le jeu de la comparaison de salaires, un jeu que Sébastien gagne à chaque fois. Son prestige augmente alors d'un cran, tout comme les prix des plats du restaurant. À son tour Sébastien se lasse de ces rencontres pour le moins superficielles (nous en ferons heureusement de vraiment intéressantes). Il décide alors de casser toutes les convenances, lâche un gros pet et parvient à dire, malgré son russe plus qu'approximatif : "Je pète tout le temps". Je sors alors de ma torpeur et leur précise : "Moi, je rote tout le temps" avant d'en lâcher un. S'ensuit un éclat de rire général, une petite tournée de vodka et une ambiance un peu plus sympathique.

#### Lire chronique 18

22 juillet

Kilomètres parcourus à vélo : 5041

Tachkent n'est plus bien loin, le voyage se termine déjà peu à peu. J'ai refile du poids à Séb, il n'y a pas de vent et la plupart du temps la route est plate. Plus aucun problème sur le plan physique. On parcourt 80 kilomètres par jour autour de 15 km/heure et mon genou ne me fait plus du tout mal. Seules la chaleur et les mouches sont dures à supporter. Ces dernières nous suivent sur notre vélo, nous

### *Chronique 18*

#### **Notre rendez-vous à Samarkand**

Je vous écris de Samarkand. Ce nom m'a toujours fait rêver sans que je sache exactement pourquoi. Cette étape mythique de la Route de la soie est aujourd'hui une des villes les plus importantes d'Ouzbékistan.

Alors bien sûr, tout n'y fait pas rêver... Et pourtant, les monuments foisonnent et témoignent de la splendeur de l'ancienne capitale du royaume de Tamerlan. La faïence bleue des dômes des mosquées, les céramiques des mausolées... Le magnifique ne manque pas !

Notre première nuit à Samarkand s'est faite chez une très sympathique famille. Les Turcs exilés de Samarkand que j'avais rencontrés en Russie (voir chronique 8), m'avaient donné quelques adresses.

Ceux qui allaient devenir nos hôtes eurent un certain choc à voir débarquer dans leur appartement des Français venus de la part d'un ami d'enfance : "Il vit bien en Azerbaïdjan ? me demandent-ils

- Non, en Russie, quelque part entre Rostov-sur-le-Don et Volgograd

- Il a des enfants ?

- Oui, deux fils et peut-être une fille. En tous les cas, il a une moustache. Et son petit frère est devenu assez gros..."

Autre référence au début de mon voyage, la mère du solide gaillard que nous venions voir est une tatare de

Crimée ! C'est son grand-père qui a été exilé en Ouzbékistan. Ses deux enfants vivent aujourd'hui dans son appart et seule sa fille travaille. Cependant, pas question pour cette dame de retourner en Crimée (comme l'ont fait mes hôtes tatars de là-bas, voir chronique 6), ici, elle se sent chez elle. Bien que veuve d'un Tadjik (Samarkand est majoritairement tadjik) et bien que ses enfants parlent le tadjik et l'ouzbek, à la maison, on vit et on parle russe.

Cette petite soirée me rappelant différentes étapes du voyage fut donc très agréable. Les Ouzbeks sont sans doute les plus chaleureuses personnes que j'ai rencontrées jusque-là. Il suffit de s'asseoir quelque part pour que l'on vienne te demander d'où tu viens, ce que tu fais là, etc. Il n'y a jamais de mauvaises intentions derrière, c'est juste pour faire causer. Quand on traverse leurs belles régions irriguées, ils nous disent bonjour, nous encouragent, nous invitent chez eux... C'est absolument fabuleux !

Demain nous reprenons la route pour la dernière étape du voyage, Tachkent. Nos vélos sont plus beaux que jamais car nous les avons dotés de klaxons électroniques lumineux, et j'ai mis plein d'étoiles et de perles sur les rayons de mes roues ! Ainsi nous faisons très couleur locale. Et oui, la pauvreté n'empêche pas la futilité. Et tant mieux !



Samarkand (Ouzbékistan) : les représentations d'êtres vivants sont normalement interdites sur les monuments musulmans.



Des enfants jouent dans les rues de Samarkand.

tourment autour du visage, nous chatouillent, nous énervent, nous déséquilibrent. Est-ce bien le même voyage ? Sans les difficultés physiques, sans l'isolement, la couleur de l'aventure a bien changé. C'est très bien, il me fallait quelques vacances.

26 juillet

Kilomètres parcourus à vélo : 5281

Les rêves s'achèvent aussi facilement qu'ils commencent. Nous partions d'Odessa faire une balade à vélo, elle se termine à Tachkent. Ce ne sont pas vraiment les mêmes personnes sur ces vélos. Mon compagnon de route a changé et moi aussi. Un autre moi-même m'a remplacé. Quand a-t-il pris mon vélo ? Où est mon ancien moi ? Le retrouverai-je en France ou est-il parti dans les méandres du passé ?

J'ai changé avec les paysages, et Dieu sait qu'ils ont beaucoup varié des petits villages ukrainiens de bord de mer, au lit ouzbek de l'Amou-Daria, en passant par la campagne russe et les raffineries kazakhs. Mais plus que les paysages, ce sont bien sûr les gens qui m'ont transformé. La plus belle chose que j'ai apprise, c'est de me rendre à tout moment disponible, d'être sur le guet, conscient que pouvait débouler un jeune qui me ferait faire le tour de sa ville, une vieille qui me raconterait son

métier à l'époque communiste ou une femme dont le sourire vaudrait toutes les caresses du monde. Oublierai-je ce nouveau réflexe, franchie la frontière française et donc la barrière de la langue ?

Ces rencontres étaient-elles trop faciles parce que, par essence, éphémères ? Parce que je n'aurai jamais à me demander si l'amitié d'untel n'est pas trop envahissante ou superficielle ? Je dois maintenant retourner à la vie, la vraie, celle qui consiste à construire et entretenir les amitiés autour de sa maison.

La vie de bohème fut dure et douce. Il me faut retrouver ma maison, mon café, que je refasse ce long voyage dans ma tête, que j'oublie le parfum de Léna, que je relise mes notes, les fasse partager, que je retrouve la mappemonde de ma chambre, que je rêve de repartir maintenant que j'ai retrouvé l'envie de revenir.

#### Lire chronique 19

28 juillet

Kilomètres parcourus à vélo : 5281

Le 150ème gramme de vodka passe dans mon gosier, une musique frappe mes tympans : ma tête commence à tourner. Je ne sais plus trop quoi raconter à cette jeune femme accoudée au bar. Faisons basculer cette conversation dans l'absurde et ten-

tons de caser les mots russes que je n'arrive jamais à employer. "Sprout" par exemple, qui veut dire "pieuvre". Un mot qui ne sert à rien mais qui se retient facilement, tout comme "chiotte" (addition), "couchette" (manger) ou encore "trou d'nez" (difficile). Tous les moyens mémo-techniques sont bons pour apprendre une langue.

"Tu aimes les pieuvres ?" je demande. Elle n'a pas l'air surprise par ma question. Je ne comprends pas sa réponse, mais en un éclair, je retrouve toute ma lucidité : "Quoi ? Que viens-tu de dire ? Je n'ai pas compris. Comment ça se dit en anglais ? - J'ai dit que ça me faisait peur, répond-elle.

"Avoir peur", "j'ai peur", je n'oublierai jamais comment cela se dit. J'avais déjà entendu ces mots en russe. Au fin fond de l'Ouzbékistan. C'était la femme du polygame qui les avait prononcés.

François PICARD



Les Ouzbeks ont des faciès très différents les uns des autres.  
Sur un marché de Samarkand (Ouzbékistan).

## Chronique 19

### Le soleil se couche sur Tachkent

Tout commence par une serveuse de 20 ans au petit haut moulant et à la poitrine énorme. Une vision surréaliste après une traversée de l'Ouzbékistan où toutes les femmes portaient d'amples robes à fleurs et se contentaient, le plus souvent, de faire la cuisine ou d'arroser le sol pour le rafraîchir. Nous sommes encore à 150 kilomètres de Tachkent et cette belle Russe parle ouzbek couramment. Quelques kilomètres plus loin, une enseigne en cyrillique avec ce mot magique, "café", que je croyais, depuis le Kazakhstan, définitivement remplacé par "maison de thé".

Ensuite, tout s'enchaîne : un air que je connais à la radio, les Russes de plus en plus présents, les Ouzbeks qui parlent russe entre-eux et plus personne qui ne nous fait signe... Dans quel sens avançons-nous ? Ai-je fait le tour de la terre ? Suis-je revenu au point de départ ? Mon Dieu, une mini-jupe ! Un string ! Qu'elles sont belles les Ouzbeks sexy ! Bien plus belles que les fantômes à fleurs de leurs campagnes ! Ça y est ? C'est la ville ? C'est la fin ? C'est Tachkent !! Ce point final dont je prononce le nom 10 fois par jour depuis 4 mois ! On est dimanche soir, le soleil se couche sur la ville et sur ce rêve. Ça y est, ce voyage à vélo est à conjuguer au passé. Je suis déjà un peu plus vieux. Je sens mes muscles devenir flasques, je quitte mon apogée physique... Au secours ! Tout s'arrête ici, comme pour montrer qu'il ne suffit pas d'aller toujours plus à l'Est pour toujours plus d'exotisme. En Ouzbékistan, nous n'avons vu des Russes qu'ici et à Samarkand. Ils ont déserté les petites localités. Et comme au Kazakhstan, ils sont peu à peu évincés des hauts postes de l'administration... La seule bonne fac du pays impose à ses étudiants un examen d'ouzbek, une langue qu'ils ne parlent quasi-

ment jamais !

Que serait cette ville sans eux ? Ressemblerait-elle à n'importe quelle capitale du tiers monde ? L'Occident arriverait-il jusqu'ici de la même manière ? Verrait-on ces jeunes "grunges" se défoncer aux jeux vidéos ? Ces lolitas aux yeux bridés sur les pistes de danse ? Jamais je n'ai vu un pays avec un tel décalage entre la ville et la campagne ! Qui gagnera la bataille ?

J'ai posé mon vélo, je me suis assis en face de la statue de Tamerlan. Celle qui remplace Marx. Quelque soit le bonhomme, les locaux se font toujours prendre en photo devant lui. J'ai tenté un bilan de ce qui s'est passé ces derniers mois. Tant d'émotions en si peu de temps. Je me suis aperçu que tout cela m'avait donné une soif d'encore plus de découvertes.

Mais d'abord, j'ai envie de repos. Je rentre en France fin août, après une petite escale (sans vélo) dans les montagnes et les lacs du Kirghizstan. Mais j'ai aussi envie de raconter tout ce que j'ai vécu ces derniers mois. Envie de parler, de vous parler. Contactez-moi donc. Invitez-moi à prendre un verre, un repas.

Le partage de cette aventure se fera aussi de façon plus formelle grâce à des conférences, des expositions photos et des projections du film que nous avons tourné. Cela nous permettra de couvrir une partie de nos frais et de faire découvrir à toujours plus de gens ce que nous avons vécu. Là encore, invitez-nous, donnez-nous des idées, des contacts, etc. Nous avons soif de parler, d'écouter, d'échanger... Et nous ne pourrions pas le faire sans vous ! La balle est donc dans votre camp. Ne laissez pas toutes nos émotions avoir le temps de retomber. Nous avons rendez-vous avec vous.





Moment de tendresse à Samarkand (Ouzbékistan).



Sur la route de Samarkand.